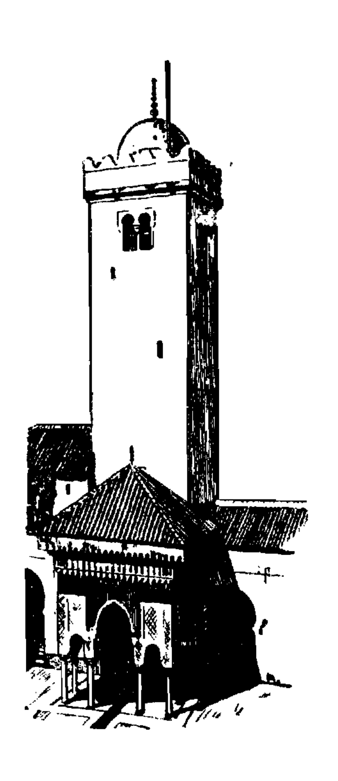
UNIVERSITÉ MOHAMMED V

FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

HESPÉRIS TAMUDA

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE UNIVERSITAIRE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



VOL. VIII. — Fascicule unique

ÉDITIONS TECHNIQUES NORD-AFRICAINES

22, RUE DU BÉARN, RABAT

1967

HESPÉRIS
TAMUDA

Vol. VIII. - Fascicule unique *1967*

SOMMAIRE - SUMARIO

ARTICLES — ARTÍCULOS

COMMUNICATIONS — VARIA

NOTE SUR KOUZ
UN ANCIEN PORT
A L'EMBOUCHURE DE L'OUED TENSIF

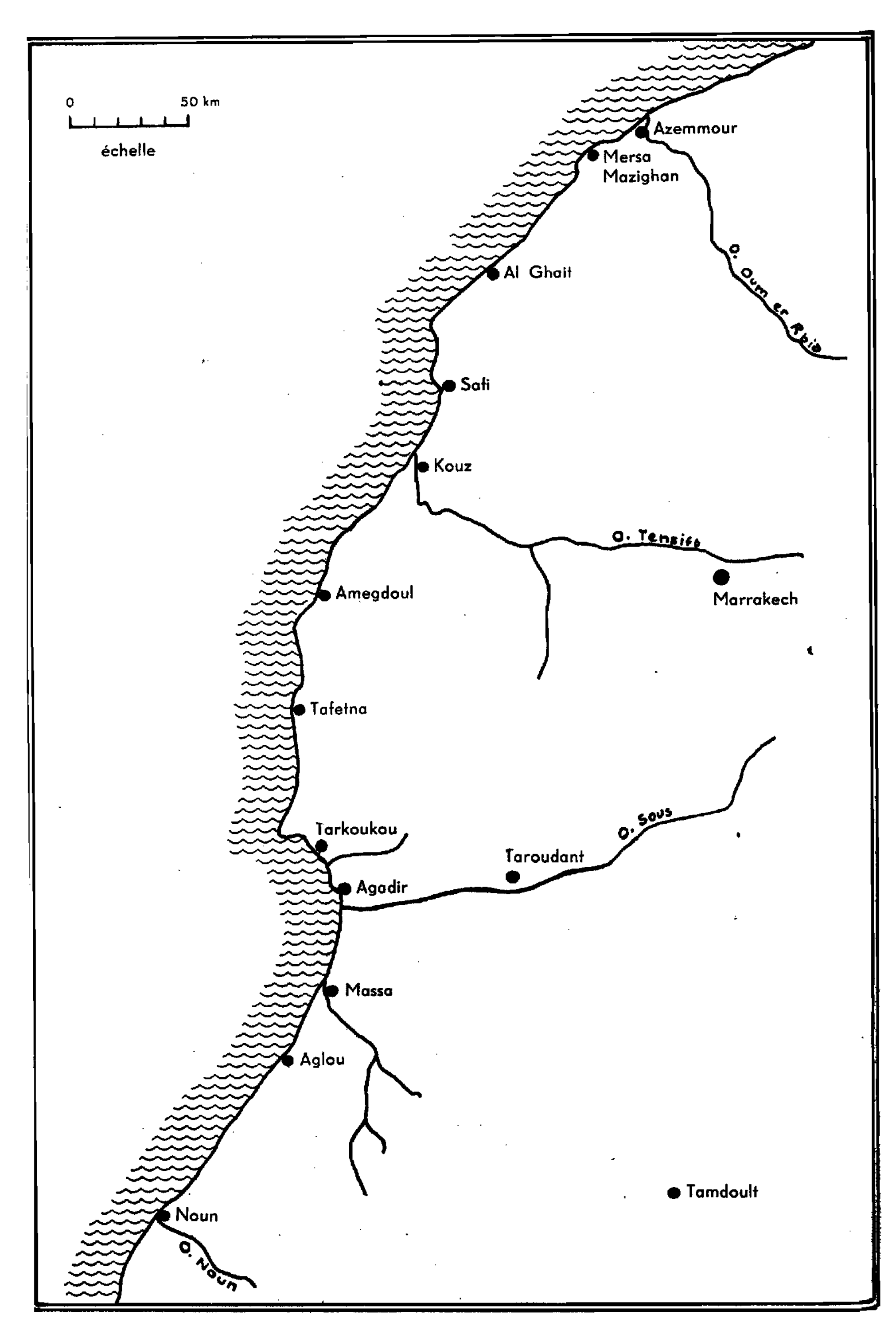
La côte atlantique du Maroc est à juste titre réputée inhospitali Dangereuse à cause de la houle, des brisants et de la barre, elle est pourvue de bons abris naturels. Les observateurs européens au XIX XX[e] siècles sont tous frappés par la faiblesse de la vie maritime chez habitants du littoral ; ils l'expliquent par la prudence de pêcheurs r armés pour affronter l'Océan sur leurs pirogues, ou par un sentiment crainte superstitieuse (1). Les Marocains, a-t-on dit, ne sont pas des na gateurs, ils redoutent la mer et lui tournent le dos. L'activité maritime p le passé a été le plus souvent le fait d'étrangers, comme l'étaient la plup des corsaires salétins (2).

Sans vouloir discuter ici ces opinions, constatons qu'elles n'ont p encouragé l'étude du commerce maritime et de la vie des ports avant XVII[e] siècle, où la course « barbaresque » a fait couler beaucoup d'e cre (3). Et pourtant, en se contentant de relire des textes connus et acc sibles, simplement entre l'embouchure de l'oued Noun (oued Assaka c cartes actuelles) et celle de l'Oum-er-Rbia, c'est-à-dire dans un secte limité, on ne voit pas moins d'une douzaine de « ports » du XI[e] au X siècle : Noun (parfois appelé Noul), Aglou, Massa, Agadir (Santa Cr des Portugais), Tarkoukou, Tafetna (Tafelney de nos jours), Amegdc

(1) R. Montagne : *Les marins indigènes de la zone française du Maroc,* « Hespéris », 1923, pp. 175-216 ; L. Brunot : *La mer dans les traditions et les industries indigènes de Rabat et S* Alger, 1920.

(2) « Les Berbères ont toujours été de piètres navigateurs, l'eau n'est pas leur élément, ils ont peur, ils ne savent pour la plupart ni construire ni diriger convenablement une embarcat commerciale », ce jugement de A. Bernard est cité par R. Montagne, *op. cit.*, p. 176 ; cf. a R. Coindreau : *Les Marocains en face de la mer,* « Bull. Scient. du Com. local d'Océanogr. et d'Et des côtes du Maroc », n° 9, oct. 1950, pp. 7-14.

(3) R. Coindreau : *Les corsaires de Salé,* Paris, 1948, est l'ouvrage le plus sérieux sur la questi



Les ports de l'oued Noun à l'Oum er Rbia (XIe-XVIe siècles) (del. St. Hensens)

(devenu Mogador, Essaouira), Kouz, Safi, Marsa el Ghaït (Ayer près d'Oualidiya ?), Marsa Mazighan (Mazagan, Al Jadida), enfin Azemmour. Aujourd'hui survivent avec des fortunes inégales Agadir, Essaouira, Safi et Al Jadida. Les autres ont disparu, sont oubliés au point que l'emplacement exact de certains prête à discussion. A plus forte raison on ignore leur rôle et leur importance, la nature de leur trafic et l'extension de leurs liaisons.

Cette note est consacrée à l'un d'entre eux : Kouz, à l'embouchure de l'oued Tensift. Il n'est sans doute pas le plus important de ceux que nous avons énuméré, mais des vestiges permettent de le localiser et quelques textes d'entrevoir le destin de ce port régional.

Qu'est ce qu'un port au Moyen Age ?

Avant de passer en revue nos sources, il est nécessaire de dire quelques mots des conditions générales de la navigation, avant les perfectionnements dont les effets commencent à se faire sentir au XVII[e] siècle et plus nettement au XVIII[e]. L'existence des ports précités se comprendra mieux et ce qu'on peut entendre par « port » apparaîtra bien différent de ce à quoi nous sommes habitués.

D'une part il semble quasiment certain que l'ensablement des côtes s'est accentué depuis quelques siècles (4). Les conditions naturelles n'étaient pas, il y a cinq ou six siècles aussi défavorables que de nos jours. D'autre part les caractéristiques des navires de l'Antiquité et du Moyen Age leur permettaient d'utiliser des sites portuaires inaccessibles même aux plus petits cargos actuels. Les inconvénients ont augmenté en valeur absolue et en valeur relative.

La capacité des vaisseaux utilisés par les Puniques ou les Romains n'excédait pas 300 tonnes. Elle n'augmenta que très peu jusqu'au XV[e] siècle C'est au XVI[e] et plus encore au XVII[e] siècle que l'on commence à construire des navires jaugeant 1 000 tonnes et plus. Au XIII[e] et XIV[e] siècles

(4) L'alluvionnement des cours d'eau se serait modifié au Moyen-Age sous l'effet notamment du déboisement et de la mise en culture, cf. Le Coz : *Banasa : contribution à l'étude des alluvions rharbiennes*, « B.A.M. », IV, Rabat, 1960, pp. 469-70. Des dépôts de l'estuaire du Bou-Regreg ont été datés du Moyen-Age par le radio-carbone 14, cf. Gigout : *Vérification de la datation de deux dépôts quaternaires de Rabat*, C.R. somm. Soc. géol. fr., 6 nov. 1961, 8, p. 228.

les plus grands navires catalans pouvaient transporter 450 tonnes. Mais il est très fréquent de trouver au même moment des navires dont la charge était inférieure à 25 tonnes (5).

Non seulement ces navires étaient petits, mais ils avaient d'autres avantages. Ils étaient de forme « ronde » : leur quille était beaucoup moins haute que celle des vaisseaux des XVIIe et XVIIIe siècles. Surtout ils étaient mus à la voile et à la rame, c'est-à-dire que pour franchir la barre ou aborder des plages ils s'avéraient plus maniables.

Cependant sans gouvernail d'étambot, sans instruments de navigation, sans cartes avant le XVe ou le XVIe siècle, ils devaient obéir aux vents et ne pas perdre de vue la côte. Le régime saisonnier des vents sur la côte au sud de Casablanca est bien connu : on est dans le domaine des alizés. C'est pourquoi la navigation avait un caractère saisonnier. Les ports n'étaient pas actifs comme aujourd'hui toute l'année mais seulement pendant de courtes périodes.

Leur trafic était ridiculement faible à nos yeux, de quelques centaines à quelques milliers de tonnes pour les plus importants. Les juger indignes d'attention serait oublier l'échelle toute différente des phénomènes économiques ; des échanges portant sur des quantités si peu importantes en valeur absolue avaient cependant une importance capitale dans des économies de subsistances, car les denrées précieuses pouvaient presque seules faire l'objet de transports onéreux et risqués.

En somme et jusqu'à une époque assez récente, un port c'est avant tout un point abrité de la côte, où l'on peut commodément débarquer ou embarquer des marchandises de faible volume mais de valeur intrinsèque élevée. Il est donc nécessaire de se mettre à l'abri non seulement des éléments, mais aussi des convoitises des hommes. Les Phéniciens et les Puniques s'installaient souvent dans un îlot proche de la terre, ou sur une butte facile à fortifier dominant un estuaire. Les conditions n'ont pas fondamentalement varié, répétons-le, de l'Antiquité au XVIe siècle.

(5) DUFOURCQ Ch. E. : *L'Espagne catalane et le Maghreb au* XIIIe *et* XIVe *siècles*, Paris, 1966, pp. 44-45.

Abordons maintenant, après ce prologue un peu long mais pas inutile, l'étude du port de Kouz en commençant par examiner les conditions naturelles.

Les conditions naturelles

Entre Essaouira et Safi la côte est rectiligne et élevée. La barrière de dunes quaternaires, dont certaines sont consolidées, est continue. La seule coupure est la basse vallée de l'oued Tensift (6).

Le fond alluvial de la vallée a environ un kilomètre de large. Sur la rive gauche des glacis emboités le raccordent à un plateau ondulé dont l'altitude est comprise entre 100 et 200 m environ. Sur la rive droite le plateau domine abruptement l'étroit fond alluvial, il est découpé par des ravins en pente forte, en gros perpendiculaires au Tensift. Le plateau de la rive gauche et les croupes étroites de la rive droite ont le même aspect rocailleux, la même couleur blanche. On y voit les mêmes murettes de pierres sèches tirées de la croûte calcaire, autour de petits champs.

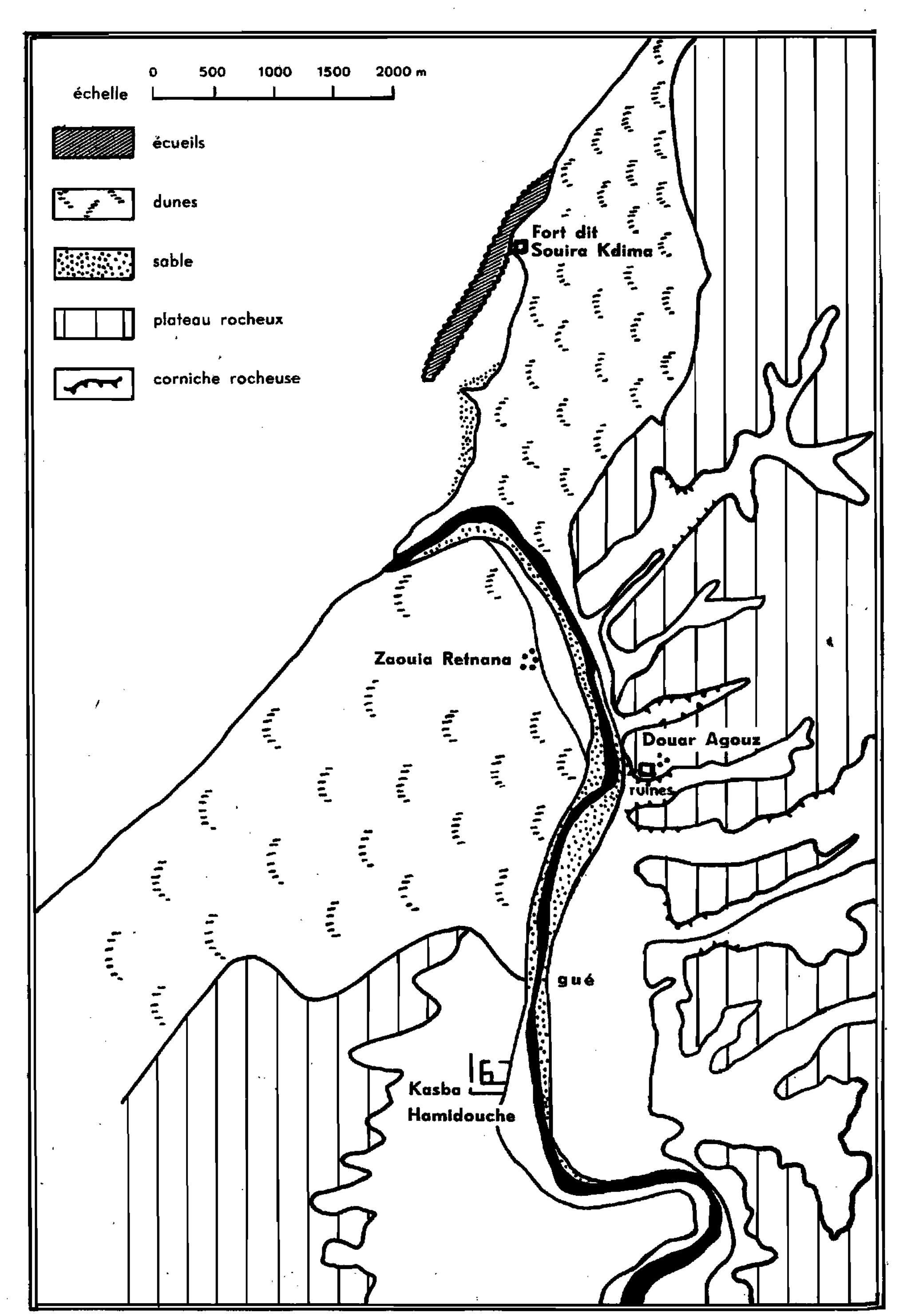
L'oued Tensift est neuf ou dix mois réduit à un débit insignifiant. Il décrit des méandres au milieu des vasières et des bancs de sable. L'estuaire est ensablé. Des dunes de couleur jaune, importantes surtout rive gauche, envahissent l'intérieur. Ce paysage contraste avec la falaise élevée qui se trouve au nord (Jorf el Yhoudi).

Dans la vallée orientée sud-nord, le Tensift rétréci, s'infléchit vers le sud-ouest au moment de se jeter dans l'Océan. Son cours est détourné par une flèche de sable issue de la rive droite. L'embouchure se réduit à un goulet étroit, recourbé qu'il doit être bien malaisé de prendre par vent d'ouest ou de nord-ouest.

De gros rouleaux déferlent avec puissance sur la plage. Les fonds sont hauts et changeants. Une barre rocheuse au nord, recouverte par la marée constitue un autre danger.

Mais une fois surmontées toutes ces difficultés, on trouve pour des embarcations d'un faible tirant d'eau, un mouillage sûr et abrité à trois

(6) Beaudet, Jeannette et Mazéas : *Dépôts quaternaires du bas Oued Tensift (Maroc occidental)*, « Rev. de Géo. du Maroc », n° 5, 1964, pp. 35-61.



L'embouchure du Tensift.
Croquis d'après Beaudet, Jeannette et Mazeas
et la carte au 1 : 50 000 « Souira Guedima » (del. St. Hensens)

kilomètres à l'intérieur, le long de la rive droite, au pied du talus abrupt qui domine d'environ trente mètres le fleuve.

Comme la passe est des plus malcommodes même pour des barques, on avait aménagé à une époque récente, en liaison avec la construction d'une usine de conserverie, un petit port dans la lagune en arrière de la ligne de rochers qui se trouve à environ deux ou trois cents mètres du rivage. Mais il y a peu de fond et l'on n'y est pas du tout abrité des vents. La tentative n'a eu aucun succès, l'usine est abandonnée. Quelques pêcheurs de l'endroit ont des petites barques à rames qu'ils tirent à sec au fond de la lagune, au pied des ruines de « Souira Kedima » (6*).

En résumé on a peine aujourd'hui à imaginer un port en ces lieux, tant l'ensablement est important. Il est bien probable que les conditions se sont aggravées de l'Antiquité à nos jours. Mais elles n'ont jamais dû permettre que des navires nombreux ou simplement d'un tonnage moyen, ainsi qu'il a été défini pour l'époque médiévale, pussent fréquenter l'ancien port de Kouz. On a bien l'impression que seuls des navires de petit gabarit ont pu l'utiliser.

Cette impression se confirme par les textes : le port mentionné du XIe au XVIe siècle disparaît à cette dernière époque.

Les sources écrites

Les auteurs de l'Antiquité appellent l'oued Tensift Phout, Chousaris ou Quosenus. On n'a pas de peine, semble-t-il, à retrouver dans ces deux derniers noms l'origine du toponyme Kouz. Il est moins sûr que « Tensift » vienne de « Phout ».

Polybe, auteur grec du milieu du second siècle avant J.-C., place le Quosenus entre le cap Soloeis (identifié au Cap Cantin) et l'Atlas. Le fragment où il décrit la côte marocaine est cité par Pline l'Ancien qui rassemble au Ier siècle de l'ère chrétienne les connaissances de son temps. Lui, place le Phout entre l'Asana (Oum-er-Rbia) et l'Atlas appelé aussi Dyris (le Deren des géographes arabes). L'Alexandrin Ptolémée enfin au

(6*) R. Montagne, *op. cit.*, signale vers 1920 en cet endroit 16 barques appartenant à des « raïs » de Safi et armées par des Soussis. Des pêcheurs habitent zaouïa Sidi Hassine. L'usine est beaucoup plus récente.

milieu du second siècle cite le Phout et le Chousaris comme deux fleuves différents, le premier en Maurétanie Tingitane et le second en Libye intérieure. La raison en est qu'il a placé bout à bout plusieurs périples maritimes relatifs à la navigation à partir de Gadès vers le Sud sans s'apercevoir qu'il reportait plusieurs fois les mêmes données (7). Plusieurs doublets imposent cette explication. L'erreur se comprend car les récits sont de provenance différente et certaines appellations ne correspondent pas.

Aucun auteur ne mentionne un port ni même un lieu de relâche à l'embouchure du Tensift. Pline cependant déclare que l'Asana abrite un bon port à son embouchure. Il serait peu prudent de tirer un argument *a contrario* de son silence en ce qui concerne le Phout.

Il faut attendre les géographes arabes pour entendre parler de nouveau de ces contrées. La façade atlantique du Maroc est pour les Orientaux à la lettre le « bout du monde » et ils n'en savent presque rien : là commence l'Océan environnant, la Mer Ténébreuse dont ils parlent avec une crainte révérentielle. Les Andalous et les Maghrébins tout en exprimant souvent l'effroi que leur cause l'Océan donnent quelques détails.

Bekri (1068) est le premier à mentionner Kouz, sauf erreur. C'est selon lui le port d'Aghmat, et il s'y trouve un ribat. « Les navires y arrivent de tous les pays ». Il ne précise pas si ce port se trouve sur l'oued Tensift mais on peut noter qu'il en parle après Amegdoul (Mogador) et avant Safi (8).

L'Istibçar (1191) répète El Bekri, comme c'est fréquent, mais ajoute que Kouz Retnana fait partie du pays des Regraga (9). Cette célèbre tribu établie avant cette époque sur le bas Tensift se trouve encore voisine de Kouz aujourd'hui.

(7) Les textes sont cités dans ROGET : *Le Maroc chez les auteurs anciens*, Paris, 1924 ; PLINE V, 9 et V, 13, pp. 31 et 33 ; PTOLÉMÉE, p. 36, cf. aussi R. THOUVENOT : *La côte atlantique du Maroc, ce qu'en ont connu les anciens*, « Bull. Scient. du com. local d'Océanogr. et d'ét. des côtes du Maroc », n° 9, oct. 1950, pp. 7-14 et R. MAUNY : *L'Ouest africain chez Ptolémée*, C.R. du 2e congrès des Africanistes de l'Ouest, 1947, t. I, pp. 241-293.

(8) Abou Obeïd el BEKRI : *Description de l'Afrique septentrionale* par..., traduite par de Slane, Paris, 1965, p. 165 et pp. 292-293.

(9) FAGNAN E. : *L'Afrique septentrionale au XIIe siècle, description extraite du « Kitab al Istibçar »*, Rec. de Notices et Mém. de la soc. d'archéol. du département de Constantine, t. 33, 1899, p. 178.

Idrissi (milieu du XIIe siècle) ne nomme pas ce point dans la description qu'il fait de la côte. Il note que la navigation dépasse Safi de quatre journées et cite aussi les Regraga (10).

Ibn Saïd al Maghribi (mort vers 1286) dit que le port d'Aghmat est situé à l'embouchure de l'oued Tensift, à 18 milles au nord d'Amegdoul et à 82 milles au sud de Safi (11).

Léon l'Africain, autrement dit al Hassan al Ouazzani, dans sa « Description », de 1525, ne fait de Kouz qu'une mention accidentelle : Teculeht (Takouli't) est plus riche que Tednest parce que voisine d'un port situé sur l'Océan et appelé Goz (12). Cette brièveté étonne de sa part puisqu'il décrit toutes les localités de quelque importance.

A peu près au même moment Duarte Pacheco Pereira, dit dans son routier maritime « Esmeraldo de Situ Orbis », écrit vers 1506-1508 : cette rivière (le Tensift) est toute petite, il n'y a que les barques qui puissent y entrer (13).

Kouz est omis de la « Descripçâo » de Valentim Fernandes (14) ce qui confirme sa faible importance au début du XVIe siècle.

Cependant dans les chroniques et dans les documents portugais Kouz et l'oued Tensift apparaissent fréquemment sous la dénomination d'Aguz, de rio de Aguz ou rio dos Saveis, « rivière des Aloses ».

En 1508, la ville relevait de la couronne de Portugal puisque le roi Dom Manoel donne à Diogo de Azambuja en récompense de ses services la capitainerie de Safi et celle d'Aguz, et il lui accorde une pension de 150 000 reis sur les revenus et les droits qu'il possède à Kouz, « nossa villa e castelo de Aguz que la no rio dos Savees » (15). Le fils d'Azambuja décide

(10) IDRISSI : *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte et trad. française de Dozy et de Goeje, Leiden, 1866, pp. 83-84.

(11) Youssouf KAMAL : *Monumenta cartogr. Africae et Aeg.*, t. IV, I, p. 1084 verso.

(12) J LÉON L'AFRICAIN : *Description de l'Afrique*, trad. Epaulard, Paris, 1956, p. 76.

(13) R. RICARD : *La côte atlantique du Maroc au début du XVIe siècle d'après les instructions nautiques portugaises*, « Hespéris », 1927, p. 248.

(14) V. FERNANDES : *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal*, trad. et notes P. de Cénival et Th. Monod, Paris, 1938.

(15) *Sources Inédites de l'Histoire du Maroc*, 1re série, dyn. saâdienne, Portugal, t. I, doc. XXXI, pp. 169-172 et note p. 172.

en 1515 d'aller servir le roi à Kouz. Pour éviter les contestations avec le capitaine de Safi, Nuno Fernandes de Ataide, qui manifeste hautement son intention de ne laisser personne s'installer sous les ordres d'Azambuja sans son autorisation, le roi précise ses droits et ses attributions (16). La même année en août, le capitaine de Safi prend position avec ses soldats à Kouz et y cantonne lors d'opérations contre le Chérif (17). N'est-ce pas en même temps pour y affirmer son autorité ? Dans tous les cas on n'entend plus parler de Diogo d'Azambuja, qui semble avoir renoncé à faire valoir ses prétentions.

Kouz est abandonnée par ses habitants en 1518 après l'assassinat de Yahia ben Tafouft, l'allié des Portugais, événement qui cause une sorte de panique puisque d'autres localités sont également évacuées en hâte. Un engagement s'y produit entre un petit détachement portugais et une troupe sous les ordres d'un qaïd du Chérif (18).

La mort de Yahia ben Tafouft marque le début du recul des Portugais. Les populations qu'ils avaient soumises échappent à leur autorité. Pour reprendre en main les Chiadma, Dom Manoel manifeste l'intention de s'installer solidement à Kouz. Il décide d'y construire une forteresse probablement en mai 1519 (19).

L'évêque de Safi va se rendre compte sur place et fait son rapport au roi. Le projet est bon, dit-il, et ne coûtera pas cher (20). L'année suivante un chapelain du roi est nommé prieur « de l'église du château d'Aguz récemment construit » (21).

Mais le but assigné à cette position forte n'est pas atteint. Au contraire la garnison est en difficulté, elle est assiégée. Et selon Gonçalo Mendes Sacoto, gouverneur de Safi, si des secours n'arrivent pas rapidement la position ne pourra être tenue : « elle est constamment attaquée par les Maures qui tuent des hommes de la garnison et ont bouché les sources qui

(16) *Sources Inédites*, Portugal, t. I, doc. CXXXIV, pp. 672 sq.
(17) *Sources Inédites*, Portugal, t. I, doc. CXLVIII, p. 737.
(18) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LII, pp. 195-201.
(19) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LVII, p. 221 et LXII, p. 243.
(20) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LXIV, p. 250.
(21) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LXXII, p. 280 (du 11 oct. 1520).

alimentent la place » (22). Le roi Joâo III est sans doute dans l'impossibilité de répondre à cette demande, puisque l'on voit le rabbin Abraham ben Zamirou, originaire de Safi, proposer de sa part au Chérif l'abandon et le démantèlement du castelo d'Aguz en échange de l'abandon et du démantèlement réciproque de Telmes. Mais le Saadien qui doit être au courant des difficultés portugaises repousse cette proposition : il lui suffit d'attendre, il sait que le roi de Portugal ne peut ni ne veut garder cette forteresse et il n'entend pas faire un marché de dupes (23).

Effectivement, peu après, le castelo d'Aguz est abandonné, sans doute en 1525. Le Chérif en tire la conclusion que le roi de Portugal n'était plus à craindre et que la vague refluait (24).

Les sources postérieures montrent nettement que ni le château construit par les Portugais, ni la petite ville ne furent relevés. Marmol dit que Kouz est une « ville ruinée sur le bord de la rivière du même nom..., où se voyent encore les ruines d'un chasteau qui se nommoit aussi Aguz » (25). La Description Anonyme de 1596 mentionne seulement le Cabo da Gus, où se trouve une petite île, (sans doute les rochers qui émergent à marée basse) (26). Au XVIII[e] siècle le consul français Chénier qui passa par les lieux ne vit que des ruines sur la rive droite et une qasba, construite sur la rive gauche, un peu en amont, par Moulay Ismaïl, selon lui, « pour protéger le passage de cette rivière » (27).

E. Doutté a fait au début de ce siècle des descriptions et des relevés de cette qasba et de la forteresse portugaise (28).

(22) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LXXXI, p. 319 (du 10 sept. 1523).

(23) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LXXXII, p. 323.

(24) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. CXXIX, p. 521, et CXXV, p. 551.

(25) Luis DE MARNOL : *L'Afrique de... dans la traduction de N. Perrot sieur d'Ablancourt*, Paris, 1667, t. II, p. 110.

(26) *Une description du Maroc sous le règne de Moulay Ahmed al Mansour* (1596), Paris, 1909, p. 23. Il ne semble pas que la *Mamora de Safi* dont il est question p. 23 puisse être, comme le pensait de Castries, Souira Kedima, autrement dit Kouz : en admettant qu'elle soit la même que la Mamora de Tensift, p. 34, distante de Marrakech de 15 lieues, on ne peut la placer à l'embouchure du Tensift distante de Marrakech de 29 lieues (p. 33, Marrakech Cabo do Gus). Ce « despoblado » pourrait bien être Sidi Chiker vu la distance (cf. Marrakech-las Salinas, autrement dit le lac Zima : 16 lieues).

(27) CHENIER : *Recherches historiques sur les Maures et l'Histoire du Maroc*, Paris, 1788, t. 3, p. 38.

(28) DOUTTÉ E. : *En tribu*, Paris, 1914, pp. 371-378, pl. XLII à XLVI et plans, pp. 368 et 376.

Il ressort de cette brève revue que l'existence d'un port est attestée du XIe siècle au XVIe siècle et que les événements des premières années du XVIe siècle en ont entraîné la ruine définitive.

Les vestiges

La forteresse portugaise, le castelo d'Aguz, est appelée aujourd'hui *Souira Kedima,* la vieille enceinte. C'est celle qu'a décrite E. Doutté qui l'avait bien identifiée.

L'emplacement du château construit sur l'ordre de Dom Manoel est clairement indiqué par l'évêque de Safi : « l'endroit s'avance dans l'eau de sorte qu'avec une muraille de 30 brasses de long on pourra faire un grand château entouré par la mer de deux côtés et entièrement bâti sur le roc. Si l'on désire qu'il soit entièrement entouré par la marée, ce sera facile à obtenir même le château achevé ». Les termes de cette lettre (29) s'appliquent parfaitement à Souira Kedima. Bâties sur une langue rocheuse qui s'avance dans la mer et qui se prolonge par la barre de récifs dont nous avons déjà parlé, ses murailles sont battues par les vagues lors du flux. C'est d'elle dont il est question sous la plume de Chénier qui en fait les ruines d'une petite ville : « on voit sur l'embouchure de cette rivière (qu'il appelle le Tensif), du côté du Nord, dans un lieu ensablé et marécageux, les ruines d'une petite ville que les Maures appelaient Suera, d'où le mauvais air ou les inondations du Tensif les auront chassés... ». Il n'y a pas au Nord, rive droite, d'autre lieu ensablé et marécageux que la lagune au bord de laquelle est bâtie la forteresse, et il n'y a pas d'autre lieu appelé Souira.

Nous n'entreprendrons pas ici de faire l'étude de ces vestiges. Notons seulement leur parenté avec le « château de mer » à Safi dont la situation permet également à la garnison d'être secourue par mer (30).

Quant à la qasba signalée par Chénier et visitée avec soin par Douttè qui en fait une bonne description, elle a l'aspect des fortifications maghré-

(29) *Sources Inédites,* Portugal, t. II, doc. LXIV, p. 250.

(30) Le « castelo real », bâti à Mogador en 1506, s'élevait également sur une langue rocheuse à l'emplacement actuel du môle ouest du port — et non pas au sud de la plage, vers Diabet, où les ruines du prétendu fort portugais sont en fait celles d'un ouvrage construit au XVIIIe siècle sous Sidi Mohammed ben Abdallah, (*Sources Inédites,* Portugal, t. I, pp. 122-123).

bines de basse époque. Son emplacement, éloigné de la mer, indique sa fonction qui était la surveillance du gué. Ce gué devenu important par suite du développement de la route côtière au XVIII[e] siècle devait être gardé, comme tous les points de passage sous Moulay Ismaïl. Aujourd'hui on y a aménagé un radier où passe une piste difficilement praticable aux voitures.

C'est nécessairement entre ce gué qui marque la limite des possibilités de remonter le Tensift avec des embarcations et l'embouchure sableuse et éventée qu'il faut chercher le port de Kouz.

Une note des Sources Inédites (31) signale la présence sur la rive droite, à 3 kilomètres de l'embouchure, de ruines sur une croupe rocheuse qui s'abaisse vers le fleuve. P. de Cénival identifiait dans ces restes le port de Kouz.

La carte au 1/50 000[e], feuille de Souira Guedima (sic) ne porte aucune mention de ces ruines. Mais au même endroit, sur un élément de plateau isolé par deux ravins affluents du Tensift, un petit hameau est figuré et porte le nom d'Agouz.

L'examen de photographies aériennes en stéréoscopie révèle tout à côté du hameau des restes de constructions. On distingue des pans de murs encore debout et des alignements au sol. Ces ruines se trouvent à l'angle sud-ouest de la croupe rocheuse, abrupte de ce côté (32).

L'emplacement paraît correspondre à ce que cherchaient navigateurs et commerçants : un site facile à défendre, où l'on puisse entreposer des marchandises, au-dessus d'un bon mouillage. Les abrupts dominent un talus très raide dont le pied est baigné par le cours du Tensift. L'eau y est assez profonde car l'oued décrit une courbe modérée et la convexité en est tournée vers la rive droite. Surtout on y est abrité des vents du nord-ouest par la hauteur suffisante du versant.

Sur la carte de reconnaissance au 1/100 000[e] Oued Tensift 1-2, le toponyme Retnana attire l'attention. Il désigne précisément la petite région comprise entre la qasba Hamidouche et la mer. Un douar appelé Dar

(31) *Sources Inédites*, Portugal, t. I, pp. 171-172, note 1.
(32) Maroc Mission 17, photos 67-68.

Retnana (33) est appelé Chougr sur la carte au 1/50 000e. Les sanctuaires sont nombreux. Le plus important est, rive gauche, la zaouïa de Sidi Hassine appelé aussi Sidi Hasseïn Moul el Bab, « le maître de la porte »... ou encore zaouïa Retnana (34). La zaouïa apparaît sur les photographies aériennes comme le seul îlot habité sur la rive gauche sableuse. La présence d'une petite agglomération en ce lieu si peu favorable est liée à la zaouïa. Ce ne peut être l'emplacement de l'ancien port : il n'y a pas de possibilité de se retrancher ni de bon abri pour les navires.

Ces impressions devaient être vérifiées sur place. Une première visite faite en mai 1965 en venant du sud, par le gué de Hamidouche et en suivant la berge rive droite m'a fait apparaître encore plus indiscutablement la valeur défensive de la croupe rocheuse sur laquelle se montrent de loin des pans de muraille (photo n° 1) du haut de la citadelle. On comprend aussi les avantages du mouillage. Une seconde visite faite en décembre 1966 a permis de compléter les observations et surtout de lever un plan (35).

L'emplacement où se trouvent les ruines est le meilleur site défensif du secteur. Du côté de l'ouest une corniche de trois ou quatre mètres surmonte un talus très raide et raviné. Une partie de cette corniche s'est effondrée récemment semble-t-il, entraînant avec elle une partie de la muraille qui la couronnait. L'explication en est l'existence d'une cavité située juste au-dessous, d'environ cinq mètres de large sur deux ou trois de profondeur. D'origine naturelle probablement, elle a été aménagée comme le montrent des traces de pic visibles sur les parois de grès dunaire. Du côté sud une corniche de deux à trois mètres environ vers l'oued perd peu à peu de la hauteur le long du ravin, mais constitue un ressaut suffisant pour créer un obstacle, et une bonne assise pour une muraille. Le ravin, *Chabat Dahra,* qui limite au nord l'éperon rocheux, ménage un accès plus facile. Aussi a-t-on jugé nécessaire d'établir le long du mur nord des constructions qui n'occupent que l'angle méridional, un fossé

(33) X = 165,4, Y = 130,4.

(34) Selon E. Doutté, *op. cit.*, p. 372 : maître de la porte du Sud. Il paraît plus probable que *Bab* ait un sens mystique. Selon R. Montagne, *op. cit.*, la Zaouïa Retnana serait mentionnée sur des portulans depuis le XIIIe s. à l'embouchure du Tensift.

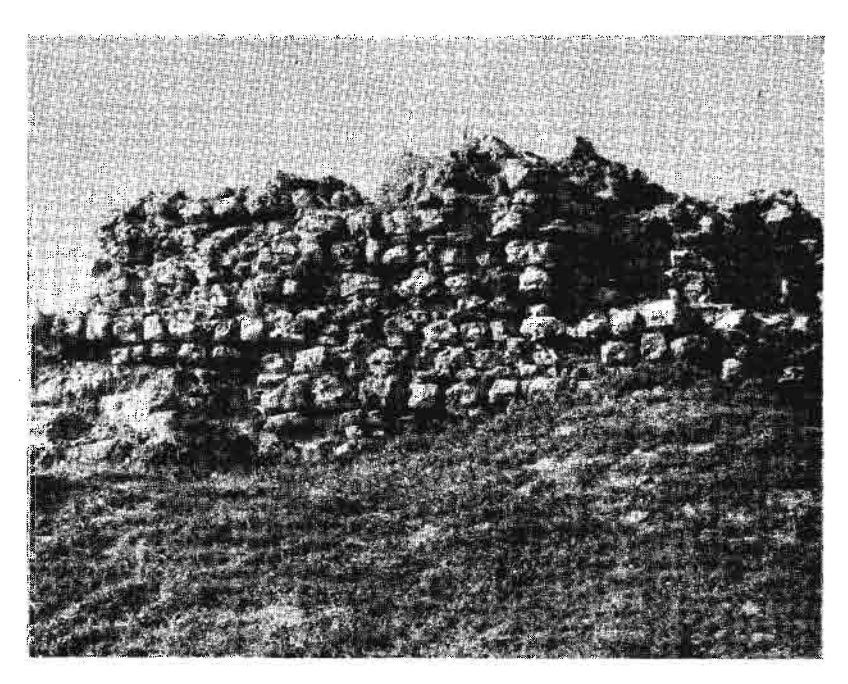
(35) Ce plan a été levé et exécuté par les soins de MM. De Leenheer et Hensens, architectes (Inspection de l'Urbanisme de Marrakech) à qui j'exprime ici toute ma gratitude pour leur aide amicale.



1. - Le site. La corniche calcaire est couronnée par des restes de murs; elle domine la rivière de 30 à 40 mètres. Le mouillage pouvait se trouver au pied du talus, partie gauche du cliché.



2. - A gauche, estuaire du Tensift et, au fond, le large. Dunes rive droite. Au premier plan, la corniche calcaire s'est effondrée à l'emplacement d'une cavité peut-être naturelle. Muraille surplombant la corniche.



3. - Appareil du rempart sud à l'extérieur : moellons grossièrement taillés placés en lits horizontaux.



4. - Vue prise en sens opposé du cliché n° 2. Plateau à l'horizon, vers le sud. Mur délabré.

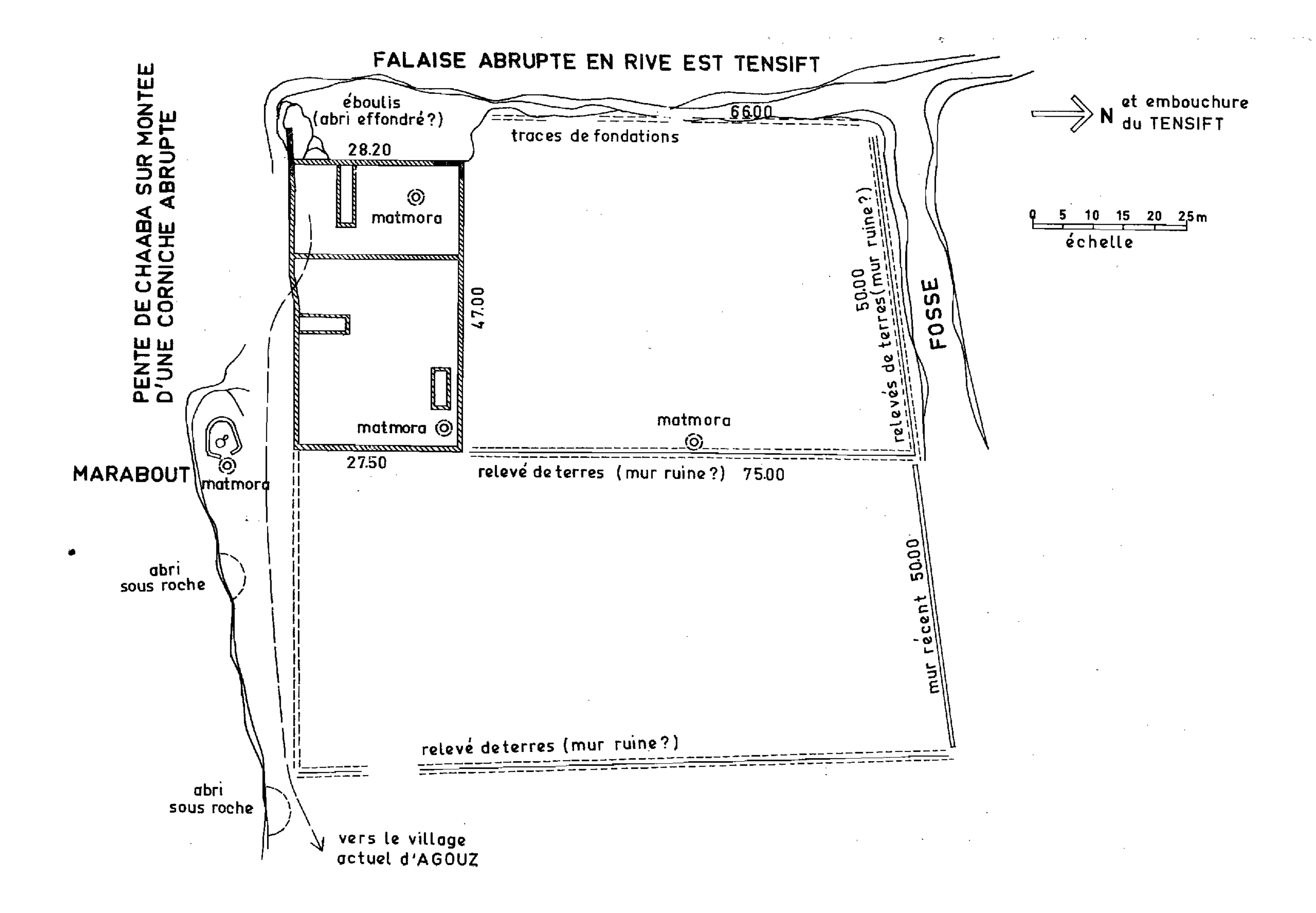
pour les mieux protéger ; taillé dans le roc il a 2 mètres de profondeur et de 3 à 4 mètres de largeur, sa longueur est d'environ 50 mètres depuis le rebord abrupt du plateau à l'ouest. En face des maisons du hameau d'Agouz enfin le terrain est plan, il n'y a de ce côté aucun obstacle.

Suffisamment en retrait de l'Océan pour échapper à la vue du large cette position offre un excellent observatoire sur la vallée en amont, et, en aval sur la passe et le chenal (photo n° 2). On pouvait surveiller le chargement et le déchargement des bateaux au pied de la citadelle.

Le plan des constructions a l'allure d'un quadrilatère presque régulier d'environ 100 mètres de côté. Un alignement médian nord-sud détermine deux parties de superficie approximativement égales. La partie occidentale renferme dans le tiers sud les restes assez denses de constructions de pierre. Ailleurs, il ne subsiste des murs que des talus peu marqués, d'une terre rougeâtre qui tranche sur le gris du sol et qui donne à penser qu'ils étaient faits en « louh », ou « tabia » qu'on appelle à tort pisé lorsqu'il se mêle à la terre grasse de la chaux et des cailloux qui en font un béton relativement résistant : ce devait être le cas ici. Dans l'état actuel il est difficile de dire où se trouvait l'entrée de l'enceinte.

Les constructions de pierre s'inscrivent dans un rectangle d'environ 50 mètres de longueur et de moins de 30 mètres de largeur. Les murs, sauf deux pans encore debout, sont réduits à des amoncellements de pierraille. Au sud-ouest on suit sur une dizaine de mètres un reste de rempart, visible de loin à qui vient du sud le long du Tensift. Il atteint 1 m 60 de hauteur ; son épaisseur est de 1 mètre. Fait de moellons de calcaire mal dégrossis, disposés au parement en lits assez réguliers, liés par un mortier de couleur claire, riche en chaux, son aspect évoque celui des forteresses médiévales du Maghreb, par exemple le Tasghimout ou l'Igherm Aousser (36). On y retrouve le lit de pierres plates et minces si fréquent dans leur appareil. Pour un rempart cependant l'épaisseur paraît faible (photo n° 3). Au-dessus de la partie effondrée à l'ouest subsiste l'angle de deux murs dont l'un de direction perpendiculaire au mur décrit plus haut atteint environ 2 mètres de hauteur. L'aspect est un peu diffé-

(36) ALLAIN et MEUNIÉ : *Rech. archéol. au Tasghimout des Mesfioua*, « Hespéris », XXXVIII, 1951, trim. 3-4, pp. 381-405 ; B. ROSENBERGER : *Autour d'une grande mine d'argent du Moyen-Age marocain : le Jebel Aouam*, « Hespéris Tamuda », V, 1964, pp. 15-78.


FALAISE ABRUPTE EN RIVE EST TENSIFT
PENTE DE CHAABA SUR MONTEE D'UNE CORNICHE ABRUPTE
éboulis
(abri effondré?)
traces de fondations
66.00
28.20
matmora
47.00
27.50
matmora
matmora
MARABOUT
matmora
relevé de terres (mur ruine?) 75.00
50.00
relevés de terres (mur ruine?)
FOSSE
N et embouchure du TENSIFT
0 5 10 15 20 25m
échelle
mur récent 50.00
abri sous roche
abri sous roche
relevé de terres (mur ruine?)
vers le village actuel d'AGOUZ

rent ; moins épais, de 0 m 70 à 0 m 80, il est fait aussi de moellons disposés en lits horizontaux ; le mortier gris clair est abondant et noie dans l'épaisseur du mur un blocage de pierres de petite dimension. Il semble que ce mur était intérieur (photo n° 4). On arrive en deux endroits à retrouver le plan de pièces étroites et longues : habitations ou magasins ?

Il faut aussi noter dans ce coin deux trous circulaires d'environ 1 mètre de diamètre qui ouvrent sur des cavités creusées dans le roc et à demi-comblées. Ce sont très vraisemblablement d'anciennes *matmora*. On en trouve une troisième à l'extérieur du mur sud, à côté d'un enclos de pierres sèches disposées autour d'une tombe vénérée. Les gens du lieu la connaissent sous le nom de Sidi Souar (?).

On ne voit pas de citerne. Comment était résolu le problème de l'eau ? Il y a actuellement dans le ravin au nord, le Chabat Dahra, au pied du talus un puits qui permet de tirer l'eau de la nappe du fleuve. Il est impossible de dire s'il est très ancien malgré son aspect très fruste. Des auges de pierre servent d'abreuvoir alentour. Il y a d'autres puits au bas des ravins. Autrefois comme aujourd'hui il était facile de se procurer de l'eau par ce moyen, et des ânes portent encore un bât où l'on place quatre grandes jarres. Une objection vient à l'esprit : qu'avait-on prévu dans l'éventualité d'un siège ? Il faut bien le dire, la position, malgré ses avantages, n'est pas de taille à résister à un siège en règle. Bien défendue du côté du sud et de l'ouest elle est vulnérable à l'est. Nous avons vu aussi que le mur extérieur n'est pas des plus épais.

Parmi les ruines et sur la pente au sud, on peut recueillir de nombreux tessons de céramique commune ocre, grisâtre ou rosâtre. Tous (ou presque) sont atypiques. Quelques-uns montrent une glaçure au plomb de couleur verte ou brune. On peut aussi remarquer quelques menus éclats d'une faïence à décor bleu, de pâte assez fine. Il est difficile d'en tirer plus qu'une conclusion négative en ce qui concerne la datation : aucun tesson ne peut se rattacher à une catégorie connue de céramique antique ; en l'absence de céramique polychrome on peut écarter une date relativement rapprochée. L'impression d'ensemble est que cette céramique est d'allure médiévale.

Dernière remarque, l'abondance sur un sol cendreux et grisâtre d'une plante appelée « ghassoul » à cause de ses propriétés. Cette plante ram-

pante est fréquente sur les sites d'habitat ancien (37). Des fragments de meule attestent également l'occupation humaine. De cette occupation, les habitants du hameau voisin, Agouz, ne savent rien, ils ne l'attribuent pas toutefois, comme il est fréquent, aux « Portugais ».

Que conclure de ce rapide examen des vestiges signalés en son temps par P. de Cénival ? Sans nous aventurer trop, nous pouvons dire qu'ils peuvent assez facilement s'inscrire dans les limites chronologiques données par nos textes. Mais que représentent-ils ? Sont-ce là les restes du ribat de Kouz ? ou la « ville de Kouz » soumise un moment au roi de Portugal ?

Il est nécessaire de serrer les textes d'un peu plus près pour tenter de répondre et de tirer des renseignements sur la vie du port disparu.

L'histoire du port de Kouz

Force est de constater que la plupart des questions que nous nous posons à son sujet restent sans réponse satisfaisante.

Nous ne pouvons rien savoir des origines de Kouz, ni dire à quelle époque le port a commencé à être fréquenté. Mais la preuve apportée récemment de la présence, dès le VIIe siècle avant J.-C., de commerçants phéniciens dans l'île d'Essaouira, et d'une occupation intermittente au moins jusqu'au IVe siècle après J.-C. (38), oblige à se demander, compte tenu des contraintes de la navigation antique, où se trouvaient les points de relâche entre Essaouira et le Bou-Regreg, où était Sala. L'embouchure de l'Oum-er-Rbia a été fréquentée : Pline connaît ce port (39). On a trouvé des monnaies romaines à Safi (40). Il serait bien étonnant que des vaisseaux n'aient pas pénétré dans l'embouchure de l'oued Tensift, qui est la seule ouverture sur cette côte hostile, que ce soit mus par la curiosité, l'intérêt, ou poussés par le besoin de chercher un abri. Si l'on identifie l'île d'Es-

(37) On la trouve par exemple en abondance sur le « tell » fouillé par M. Berthier au nord de Chichaoua. On s'en sert encore de nos jours comme d'un savon végétal.

(38) A. Jodin : *Note préliminaire sur l'établissement préromain de Mogador*, « B.A.M. », II, 1957, pp. 9-40, selon lequel l'île est « un relais qui était encore fréquenté par les navigateurs à l'époque byzantine », cf. ci-dessous p. 41 et note (43).

(39) Pline, V, 13, cité par Roget, *op. cit.*, p. 33.

(40) Renseignement donné par Thouvenot, *op. cit.*, p. 14 et R. Mauny, *op. cit.* Cf. aussi R. Thouvenot : *Monnaies du Bas Empire trouvées sur le littoral marocain*, « P.S.A.M. », X, 1954, pp. 231-37 : trouvailles de Mogador, de Mazagan et Casablanca.

saouira à Cerné, terme des navigations antiques (en dehors d'explorations dont le récit du « périple de Hannon » peu crédible est un exemple) on peut admettre comme étape, à une distance couverte en une journée de navigation, l'embouchure du Phout ou Chousaris. Il se peut qu'il n'y ait pas existé d'installations importantes « en dur » : longtemps il n'y en a pas eu dans l'île d'Essaouira. Il faut souhaiter qu'une découverte archéologique vienne apporter la preuve recherchée.

Qu'advint-il de cette région entre la fin de la domination romaine et l'islamisation ? Réduits à une ignorance totale par le silence des sources, il est tentant d'échafauder des hypothèses. Sans se laisser emporter par l'imagination on peut risquer les remarques suivantes.

On a trouvé dans l'île d'Essaouira des monnaies romaines du VIe siècle, de Constance II par exemple (41). Traduisent-elles une occupation ou simplement des relations commerciales ? L'existence d'une nécropole de basse époque romaine, avec des tombes à caisson suggère plus que des relations épisodiques. A cette date l'empire romain était devenu chrétien. Les sépultures en caisson peuvent être chrétiennes (42). On a trouvé aussi des monnaies byzantines (43). Dès lors il faut bien ne pas négliger certaines traditions locales, comme celle des Regraga qui, fiers d'avoir été les premiers à embrasser l'Islam, affirment avoir été chrétiens auparavant (44). Cette tradition apparaît moins dépourvue de fondement qu'elle aurait pu sembler avant ces découvertes.

Bekri est le premier auteur à parler de Kouz. Mais on est en droit de penser que le port existait avant le milieu du XIe siècle, puisque c'est le port d'Aghmat et que cette ville, selon Ibn Hauqal, dont l'ouvrage écrit dans la deuxième moitié du Xe siècle utilise une information recueillie lors d'un voyage effectué au Maghreb vers 950, est « très florissante » et a « un commerce soutenu avec Sijilmassa et d'autres lieux ». Parmi les

(41) A. JODIN : *Mogador comptoir phénicien du Maroc atlantique*, Tanger, 1966, p. 37, et THOUVENOT : *Monnaies du Bas Empire...*

(42) A. JODIN, *op. cit.* 17 : la publication doit en être faite par R. CHEVALLIER, cf. aussi photo 5, p. 14.

(43) DESJACQUES et KOEBERLÉ : *Mogador et les îles purpuraires*, « Hespéris », XLII, 1955, pp. 193-202, selon les auteurs des monnaies de Constantin et ses fils, de Julien l'Apostat et un plomb frappé du chrisme qui serait postérieur à Justinien

(44) E. MICHAUX-BELLAIRE : *Conférences...*, Archives Marocaines, vol. XXVII, Paris, 1927, pp. 123-124 ; légende rapportée par la *Salouat al Anfas*.

régions avec lesquelles Aghmat fait du commerce il signale dans un autre passage celui, épisodique, avec le pays des Berghouatas (45). Ceux-ci, sur lesquels nous allons revenir, sont voisins de Kouz, ils occupent l'actuelle Chaouïa et une bonne partie des Doukkala. Ibn Hauqal fixe au Bou Regreg (Ouadi Sala) « la limite extrême des établissements musulmans » (46). Il semble se contredire en décrivant plus loin le Sous déchiré par des luttes entre malékites et chiites (47). Mais il place l'Extrême Sous par rapport à Sijilmassa et à Aghmat en suivant l'itinéraire des marchands qui évitent les plaines atlantiques, régions de guerre sainte. Il faut remarquer que s'il parle de la religion des Berghouatas, il ne décrit pas leur pays, et ne dit mot de la côte au sud de Sala : son silence sur Kouz n'est pas concluant.

Il serait imprudent de remonter au-delà du xe siècle pour plusieurs raisons. La plus évidente est naturellement le manque de documents. Mais aussi parce que c'est à ce moment-là que le commerce et la vie maritime se sont développés au Maghreb Extrême (48).

Les renseignements donnés par Bekri posent davantage de questions qu'ils ne permettent d'en résoudre. Lorsqu'il dit que des navires arrivent « de tous les pays » on aimerait plus de précision. Il en venait d'Al Andalous et sans doute des autres pays du Maghreb, peut-être même d'Egypte et de Syrie. On est évidemment tenté de rapprocher ce passage de Bekri de celui de Yakoubi qui écrivait à la fin du IXe siècle, et qui a tant intrigué les commentateurs par cette formule à propos de Massa : « c'est près de la mosquée de Bahlul que viennent mouiller ces navires cousus fabriqués à Ubulla qui voguent jusqu'en Chine » (49). Il n'y aurait rien d'étonnant dans l'existence de relations par mer avec des pays très éloignés, au moment où Sijilmassa devient la principale place de commerce de l'Occident musulman, où les hommes d'affaire affluent dans ces contrées, attirés

(45) IBN HAUQAL : *Configuration de la terre* (*Kitab Surat el Ard*), trad. Kramers et Wiet, Paris, 1964, t. I, p. 79.

(46) ID., *ibid.*, p. 78.

(47) ID., *ibid.*, pp. 89-90.

(48) R. MAUNY : *Les navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la découverte portugaise*, Lisboa, 1960, pp. 26 à 30.

(49) YAKOUBI : *Kitab el Bouldan*, trad. Wiet, *les pays*, Le Caire, 1937, p. 226.

par l'or du Soudan dont l'essentiel suit désormais la route d'Aoudaghost au Sous et à Sijilmassa (50).

L'existence d'un ribat soulève aussi bien des questions. G. Marçais l'identifie à la zaouïa Retnana, et ne lui donne aucun caractère militaire contrairement aux établissements similaires d'Ifriqiya (51).

Cependant les Berghouatas sont proches, et nous savons, par Ibn Ḥauqal qu'il existe à la limite septentrionale de leur domaine, à Sala, un ou plusieurs ribat et une forte concentration de *moujahidine* (52). Les hérétiques sont puissants et dangereux : « Leur pays est indépendant, en ce sens qu'il n'a nul besoin d'un autre. Ce sont des hommes d'une belle prestance, vigoureux et forts, endurants dans la poursuite de leurs rancunes et de leurs entreprises » (53). Selon Bekri, informé par le récit d'un des leurs, ambassadeur à la cour de Cordoue en 963, leurs rois peuvent à cette époque « se mettre en campagne avec trois mille deux cents cavaliers » et les forces réunies des tribus soumises aux Berghouatas, dont il donne une longue liste « pouvaient former un corps de douze mille cavaliers » (54). Les relations avec leurs voisins deviennent belliqueuses au moment où écrit Ibn Hauqal. Elles ne semblent pas l'avoir été au même degré auparavant : « Les habitants de Basra et de la ville de Fès ne leur faisaient autrefois la guerre que par intermittences, et vivaient en paix avec eux, entretenaient des rapports commerciaux avec eux et importaient chez eux des marchandises suivant le bon vouloir de leurs chefs » (55). Les rapports économiques ont été interrompus, semble-t-il, par les descendants de Salih ibn Tarif : « leur pays n'a nul besoin d'un autre ». La rupture économique est suivie d'hostilités ouvertes : « cette tribu (les Berghouatas) se livre continuellement à des incursions et à des pillages en pays musulman » (56).

(50) L'importance prise par les itinéraires occidentaux est expliquée par IBN HAUQAL, *op. cit.*, p. 58 : les autres routes ont été abandonnées à cause des dangers qu'on y courait.

(51) G. MARÇAIS : *Note sur les ribat en Berbérie*, Mél. R. Basset, Paris, 1925, t. 2, pp. 395-450.

(52) IBN HAUQAL, *op. cit.*, p. 78.

(53) ID., *ibid.*, p. 79.

(54) Abou Obeïd EL BEKRI, *op. cit.*, p. 270.

(55) IBN HAUQAL, *op. cit.*, p. 79.

(56) ID., *ibid.*, p. 78.

Toutefois ce qui est vrai sur la limite nord de l'empire des Berghouatas l'est moins au sud. Aghmat, le Sous et Sijilmassa ne semblent pas avoir cessé le commerce sans doute moins important qu'ils faisaient. Et surtout les efforts du prince midraride de Sijilmassa, Mohammed ibn Fath, surnommé Chakir billah, pour unir sous ses ordres les Berbères du sud dans une guerre sainte contre les Berghouatas, se sont avérés infructueux. La raison est qu'ils y ont vu un prétexte pour leur imposer une autorité qu'ils ne voulaient pas accepter : ils craignaient « une ruse combinée à leur détriment » (57). Il n'est pas bien difficile de voir à la base de ces mésententes et de ces rivalités des motifs politiques et des intérêts économiques. Les principautés qui se divisent le Maroc à cette époque se battent avec acharnement pour le contrôle des principaux axes commerciaux. Les haines dynastiques et tribales jouent aussi leur rôle. Certains cherchent à utiliser le Jihad, ou sont obligés de l'interrompre pour se retourner contre un voisin ambitieux.

Par exemple, selon Bekri, vers 1030 l'émir ifrénide Temim, dont la capitale était Sala et qui était maître du Tadla, par où passe une route de Fès à Sijilmassa, anéantit la puissance des Berghouatas et fit disparaître complètement leurs fausses doctrines (58). Pour se livrer à la guerre sainte il avait dû, selon Ibn Khaldoun, conclure une paix avec les Maghraoua de Fès. « En l'an 1033 la guerre éclate de nouveau entre les Beni Ifren et les Maghraoua ». D'abord victorieux, Temim est battu et réduit à la défensive. « Il ne sortit plus de Sala » jusqu'à sa mort en 1054 (59). Sa dynastie succomba devant les Almoravides et nous savons que les Berghouatas, loin d'être anéantis, infligèrent des échecs à ceux-ci, et ne furent enfin réduits que sous les Almohades.

Il existait un autre ribat sur le Tensift : celui appelé Ribat Chakir, aujourd'hui Sidi Chiker, sur la rive droite (voir la carte). C'est là que Chakir, compagnon d'Oqba, donna son enseignement, qu'il fut enterré. Après sa mort on s'y rendit périodiquement pour s'y livrer à des exercices de piété. Et ce ribat servit de point de concentration aux *moujahidine* pour

(57) Id., *ibid.*, p. 79.
(58) Abou Obeïd El Bekri, *op. cit.*, p. 271.
(59) Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères*, Paris, 1934, t. III, p. 222.

leurs expéditions contre les hérétiques Berghouatas (60). Il se trouve, ajoute le chroniqueur, « sur un territoire anciennement occupé par les Regraga ». Kouz est aussi sur le territoire de cette tribu, dont le rayonnement religieux a été considérable. Toute cette région est un foyer de vie religieuse intense jusqu'au XVIe siècle où l'on retrouve les Regraga à la pointe du combat contre les Portugais, accueillant les Chérifs Saadiens passés au nord de l'Atlas. Vie de piété et combat contre les Infidèles sont liés.

Pour toutes ces raisons il ne nous paraît pas possible d'admettre que le ribat de Kouz n'ait pas eu de rôle militaire.

Mais G. Marçais fait également remarquer la coïncidence du ribat avec des activités commerciales. Selon Bekri un *moussem* se tient à côté du ribat à Massa, et à côté du ribat d'Asila, trois fois par an, au moment du renouvellement de la garnison, on voit un grand marché (*souq*) (61). Au ribat Chakir une assemblée se tient dans les derniers jours du mois de Ramadan (62). C'est pour ainsi dire une loi que les pèlerinages fassent naître le commerce. Le *moussem* est encore de nos jours une fête religieuse, une réjouissance populaire et un marché, une « foire ». Il n'est pas moins constant que les garnisons militaires attirent les marchands : à Asila avant de prendre la garde on faisait ses provisions et on complétait l'équipement, en partie sans doute par des achats à ceux qui avaient fini leur séjour.

Les ribat de Kouz, d'Asila, de Sala et de Massa sont voisins de ports. Plus tard un ribat est signalé à Safi (63). Comment expliquer cette coïncidence, qui n'est pas absolue puisque le ribat Chakir est une exception à cette règle ? Le ribat d'Asila a été construit pour défendre le port contre une nouvelle descente des Normands, les « Majous» (64). Le même argument vaut peut-être pour Sala, mais il faut tenir compte aussi de la lutte

(60) LÉVI-PROVENÇAL : *Un nouveau récit de la conquête de l'Afrique du Nord*, Arabica I, 1954, p. 30, note 1.

(61) Abou Obeïd EL BEKRI, *op. cit.*, pp. 306 et 220.

(62) LÉVI-PROVENÇAL, *op. cit.*, p. 30, note 1.

(63) IBN KHALDOUN : *Histoire des Berbères*, t. II, p. 274. Un quartier de Safi s'appelle le Rbat. Il est au sud. Mais on doit se demander alors à quoi correspondent les vestiges d'une vaste forteresse aux murs de moellons et de béton, avec des bastions, et qui se trouve sur une hauteur au nord de la ville d'où l'on domine la baie...

(64) Abou Obeïd EL BEKRI, *op. cit.*, p. 220.

contre les Berghouatas. Celui de Safi plus tardif peut avoir été créé pour surveiller les cendres du foyer éteint dans le sang par les Almohades, empêcher l'arrivée de secours par mer... Kouz semble bien tourné contre les hérétiques. Massa est, semble-t-il, entouré d'une atmosphère particulière (65). Dans tous les cas les garnisons peuvent être secourues par mer et ce n'est pas un mince avantage.

Bekri indique l'itinéraire d'Aghmat à Kouz en donnant les étapes et les distances.

Il n'y a aucune difficulté à localiser Aghmat dont les vestiges sont bien connus au souq Jemaa du Rhmat, sur la rive gauche de l'oued Ourika à 30 kilomètres environ au sud de Marrakech (66). Depuis que les fouilles entreprises par M. Berthier au nord du petit centre actuel de Chichaoua, sur la rive droite de l'oued du même nom, ont mis à jour les restes d'une agglomération importante, on peut être assuré de tenir le lieu où se trouvait Chefchaouen pour lequel un rapprochement toponymique s'impose (67). Meramer existe encore : le village se dresse sur une butte au-dessus de l'oued Mramer. Il a fière allure et on y remarque une mosquée « jamaa » ancienne et respectable selon les habitants (68). Mais on n'a pas encore retrouvé l'emplacement exact de Nfis. Il faut écarter l'hypothèse de M. Deverdun qui le place vers le barrage de Lalla Takerkoust (69) parce que l'itinéraire d'Aghmat à Chichaoua s'infléchirait de façon illogique vers le sud, dans une région de collines âpres, sèches, pauvres qui n'évoquent en rien le « pays béni » dont parle Bekri. Les bonnes terres se réduisent à un étroit ruban le long de l'oued qui coule entre des versants caillouteux. M. Guy pensait avoir retrouvé Nfis par la photographie aérienne sur la

(65) J. Léon l'Africain, *op. cit.*, p. 88 : « Plusieurs historiens disent que c'est de ce temple que sortira le Pontife juste (le Mahdi) prophétisé par Mahomet. On dit aussi que quand le prophète Jonas fut avalé par un poisson, c'est sur le rivage de Messa qu'il fut vomi ». On montre encore, selon R. Montagne, *op. cit.*, p. 196, la pierre de « Sidna Younès » dans laquelle il voit la trace de vieux cultes.

(66) Cf. E. Doutté, *op. cit.*, pp. 11-21 ; G. Deverdun : *Marrakech des origines à 1912*, Rabat, 1959, t. I, pp. 43-48. Les vestiges se trouvent disséminés autour du souk Jemaâ du Rhmat, carte Tahnaout 1/50 000e, X : 94,5, Y : 271,5.

(67) M. Berthier prépare en ce moment un travail important sur Chichaoua ; cf. sa communication du 2 mai 1962 résumée dans « Hespéris Tamuda », vol. III, fasc. I, pp. 75-77.

(68) Carte 1/50 000e, Sidi Mokhtar, X : 126,6, Y : 145,8.

(69) G. Deverdun, *op. cit.*, pp. 39-43.

rive gauche, au nord de la route de Marrakech à Essaouira (70). Il y a là effectivement des restes importants d'un habitat abandonné. Mais les vestiges sont de date récente, tout le démontre, en particulier si l'on compare leur aspect à Chichaoua et Aghmat : les plans des maisons de terre sont encore très nets, malgré les cultures, pas de trace de rempart, pas de brique, une céramique commune comparable à celle qui continue à se faire dans la région. S'il fallait placer là Nfis, en plaine, dans un espace nu, sans possibilité de défense ou même de refuge, la route d'Aghmat à Chichaoua ferait un inutile crochet vers le nord. Selon les textes, Nfis a disparu bien plus tôt qu'Aghmat, dès le XIIe siècle ; il doit donc être plus difficile encore d'en déceler des traces que d'Aghmat qui a duré plus longtemps. A Chichaoua il ne se voyait qu'un tell grisâtre, et des petits monticules dans lesquels aucun plan ne se lisait, avant les fouilles.

Le chemin le plus simple et le plus logique passe le long du talus, très net dans le paysage bien que peu élevé, que longe la route de Marrakech à Guemassa. Elle traverse le Nfis par un gué aménagé en radier, là où ce cours d'eau sort d'une zone de faibles collines et coule en plaine. C'est un « *foum* » qui évoque celui de l'Ourika. Il est moins marqué puisqu'il n'y a pas la même dénivellation entre la montagne et la plaine. En revanche, du point de vue agricole, il faut noter les facilités de l'irrigation. Le lit du Nfis est peu profondément incisé dans la plaine alluviale qui s'étend largement. Des séguias importantes et anciennes, dont les prises se trouvent en amont du gué, partent des deux côtés : rive droite la séguia Askejour, rive gauche la séguia Agafaï ; elles suivent les sinuosités du talus. Leur ancienneté est attestée par leur nom berbère, la tradition, et leur position. Des canaux plus récents prennent un peu au-dessous : à gauche séguia Jdida, à droite séguia Saada.

(70) *Photo Interprétation* n° 1, 1962, fasc. 12. En fait en regardant les photos voisines de la même mission on se rend compte que les vestiges de ce genre abondent dans le secteur, et sur les deux rives de l'oued Nfis. Cf. l'observation de l'auteur de la *Description du Maroc*... (1596), pp. 27-28 et trad. p. 100. « A trois lieues de Marrakech se trouve une rivière appelée Assif en Nfis. Partout sur le chemin allant de Marrakech à cette rivière, des deux côtés de la route, aussi bien que dans l'intérieur des terres, on voit en grand nombre d'anciens villages construits en pisé, ruinés et inhabités. On dit que ces villages remontent au temps des Romains ». Sans prendre au pied de la lettre cette dernière affirmation, il faut retenir ce témoignage sur un peuplement ancien du Haouz, lié à un système d'irrigation très poussé. La remarque de l'Anonyme est faite à propos de l'itinéraire de Marrakech au Sous par Frouga, Imi n'Tanoute, le col de Bouibaoun ; cf. BEKRI, pp. 303-305.

C'est dans ce secteur, semble-t-il, que l'on doit chercher le site de la vieille ville de Nfis. Il n'est pas sans analogie avec celui d'Aghmat. La richesse vantée par Bekri se conçoit ici où l'eau abonde et la terre est de bonne qualité. Des indices d'une ancienne occupation du sol et d'habitat disparu existent : un bassin de béton rouge (du type de ceux qu'on trouve à Aghmat) à droite de la route avant le gué, un mur de béton de chaux très résistant renversé dans une séguia sur la rive gauche du Nfis, des cimetières anciens, et sur un tertre en bordure de la piste qui suit la rive gauche de l'oued Nfis, des fragments de faïence à décor noir du type de ceux qu'on peut recueillir à Aghmat et qu'on a trouvés à Marrakech dans les fouilles de la Koutoubia (71). Une exploration systématique du secteur permettrait, je pense, d'aboutir à la découverte des traces de ce qui fut Nfis: peut-être une «ville archipel», mais avec un noyau monumental (71*).

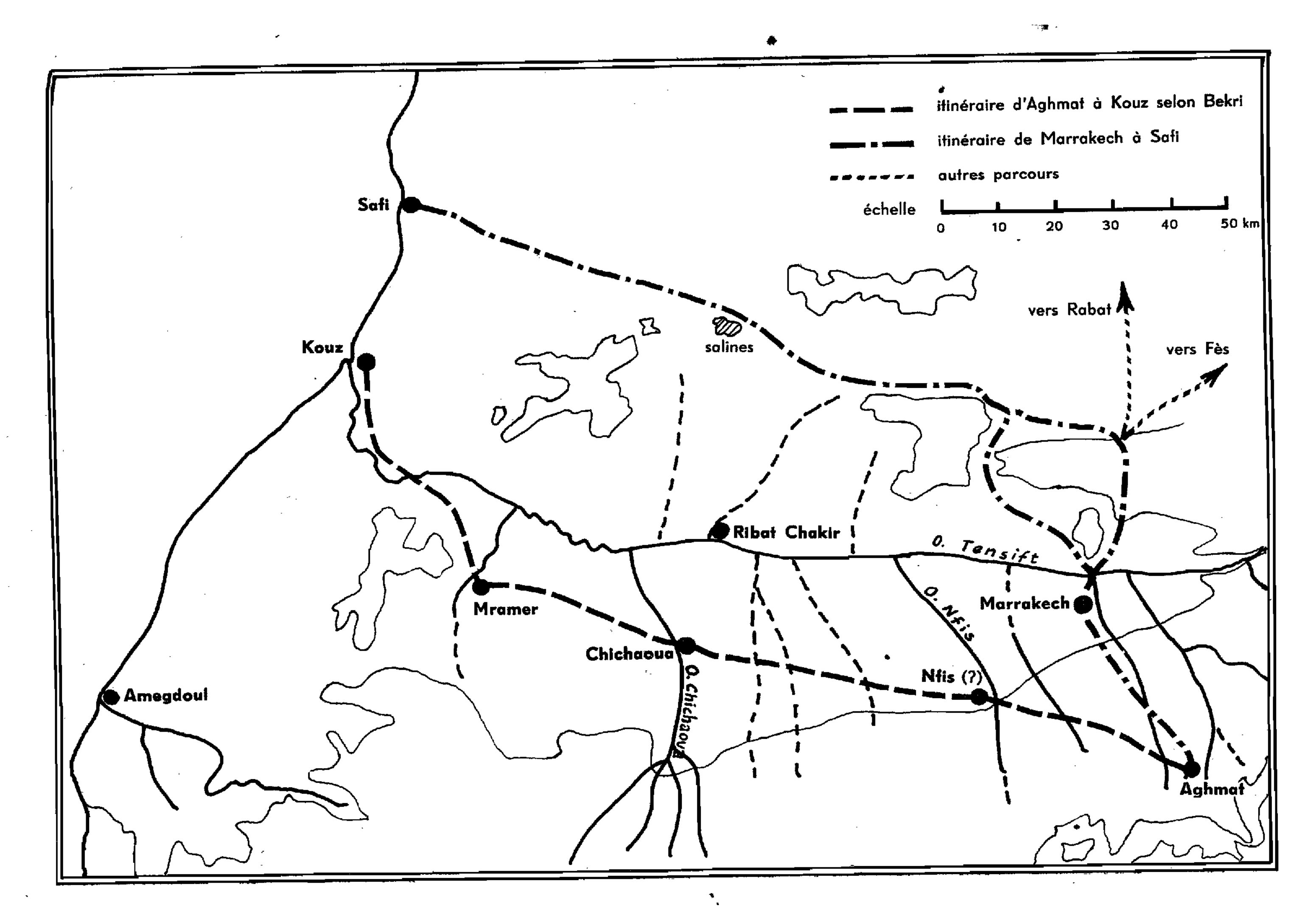
La route d'Aghmat à Kouz passait bien au sud de l'oued Tensift dans la majeure partie de son parcours. L'itinéraire suivi est aussi le plus logique et le plus commode (voir la carte). Il est le plus direct et évite les quelques difficultés qui pourraient provenir du relief en longeant les collines des environs de Nfis et un rebord de plateau entre Chichaoua et Mramer. Après ce point on devait rejoindre la vallée du Tensift. C'est seulement là qu'on risquait un coup de main de la part des Berghouatas. Mais les relations avec eux n'étaient pas toujours mauvaises, au contraire nous l'avons vu : un certain commerce se faisait. On peut se demander si l'arrivée d'Andalous malékites, nombreux à quitter l'Espagne troublée à partir de 1013 pour venir s'installer dans les villes du Maroc, et en particulier à Aghmat (72), ne détermina pas une attitude plus intransigeante à l'égard de tenants de croyances hétérodoxes. Rien ne le prouve même si c'est plausible. Nous n'avons aucun indice d'intensification du jihad.

Un point reste à aborder à propos de ce ribat de Kouz : quel est son emplacement ? Les ruines que nous avons décrites peuvent-elles lui correspondre ?

(71) Meunié, Terrasse : *Recherches archéol. à Marrakech*, « P.I.H.E.M. », t. LIV, 1952, planches 70, 71 et 72.

(71*) M. Paul Pascon, directeur du périmètre du Haouz de l'O.M.V.A., m'a fait remarquer que les cartes pédologiques indiquent dans ce secteur une salure anormale des sols ; salure dont la cause est apparemment une irrigation ancienne et prolongée.

(72) Article « *Aghmat* », Nlle Encycl. de l'Islam (Lévi-Provençal).


itinéraire d'Aghmat à Kouz selon Bekri
itinéraire de Marrakech à Safi
autres parcours
échelle
0 10 20 30 40 50 km
Safi
Kouz
salines
vers Rabat
vers Fès
Ribat Chakir
O. Tensift
Mramer
Marrakech
O. Nfis
Chichaoua
O. Chichaoua
Nfis (?)
Amegdoul
Aghmat

Si le ribat est bien fondé dans le but de lutter contre les Berghouatas, la situation rive droite est la plus exposée. Et c'est précisément du côté d'où peuvent venir les attaques, de l'est et du nord, que la défense est la plus malcommode, nous l'avons constaté. Qu'on ait envisagé en le plaçant rive droite d'en faire une « tête de pont » se comprend facilement, mais on est étonné qu'elle ne soit pas plus forte face à l'ennemi. Autour de celui de Sala et du ribat Chakir, situés l'un et l'autre sur la rive adverse, se concentraient les volontaires : l'espace ne manque pas ici à côté des bâtiments qui n'occupent que l'angle sud-est de l'éperon, mais la vue vers l'est et le nord est très limitée, il faut occuper la crête pour être en sécurité. Nous avons vu aussi que la construction n'est pas particulièrement forte. G. Marçais identifie le ribat à la zaouia Retnana (73). Celle-ci, appelée aujourd'hui zaouia Sidi Hassine se trouve sur la rive opposée. On conçoit que la fonction religieuse se soit maintenue dans la zaouia. Mais sur le plan militaire cette position ne paraît pas beaucoup plus avantageuse, en dehors du fait que l'oued Tensift constitue une défense naturelle. Il paraît difficile de se prononcer d'autant que, s'il existe des vestiges tels que restes de murailles ou de construction forte dans le village, il ne m'a pas été possible de les voir.

D'autre part une comparaison vient à l'esprit entre Kouz port d'Aghmat et le port de Basra situé sur la lagune de Moulay Bousselham, et étudié par D. Eustache (74). En effet on trouve là aussi un mouillage sûr au pied d'une enceinte fortifiée. Les navires espagnols, selon Ibn Hauqal, pénétraient dans la lagune appelée lac d'Ariagh (75) ; ils venaient s'ancrer sous l'entrepôt fortifié. D. Eustache pense que la construction n'a pas eu un but militaire, elle est trop petite et trop faible, mais constituait une protection suffisante pour les marchandises qu'on pouvait y entreposer. On peut en dire autant des constructions dont les vestiges se voient devant le douar Agouz.

Nous pouvons faire encore un autre rapprochement. Le site de Tarkoukou est assez comparable. Ce port qui apparaît, semble-t-il, au XVe siècle, est mentionné sur des portulans catalans, et fréquemment

(73) G. MARÇAIS, *op. cit.*, p. 410, appelée aussi zaouïa Sidi Hassine.

(74) D. EUSTACHE : *El Basra, capitale idrissite et son port*, « Hespéris », XLII, 1955, trim. 1-2, pp. 217 sq.

(75) IBN HAUQAL, *op. cit.*, pp. 77-78.

dans les documents portugais. On connaît aujourd'hui un Adrar Tirkoukou au sud-est du cap Rhir, à gauche de la route d'Agadir, peu après le village d'Amsednas. Les habitants du village d'Arhoud connaissent non loin de chez eux (76) des ruines qu'ils disent être celles de Tarkoukou. Sur un mamelon dont le versant tombe abruptement vers la route qui suit ici le rivage, parmi des arganiers, on voit des restes de constructions en pierre. Des murs ne subsiste que la base ; ils sont de moellons à peine dégrossis, ou même de pierres, liés par un mortier rougeâtre, qui semble être de la terre. On peut distinguer un mur plus épais à la périphérie et, au centre, des bâtiments aux pièces nombreuses qui évoquent des habitations ou des magasins. De là on voit une grève qui s'étend de part et d'autre d'un oued, sec le plus souvent. Le mouillage est sûr, puisqu'on est abrité des vents du nord-ouest par l'alignement de collines élevées qui aboutit au cap. On pouvait s'ancrer (77) et avec des chaloupes débarquer et embarquer des marchandises. De petites embarcations pouvaient même s'échouer sur la plage.

Ces rapprochements n'autorisent pas une affirmation nette, cependant les ruines signalées par P. de Cénival et décrites plus haut peuvent, avec une certaine vraisemblance, être considérées comme celles des installations du port de Kouz, entrepôts et logements. Mais alors la question du ribat demeure posée.

Kouz était le port d'Aghmat. Aussi son importance a-t-elle décliné avec Aghmat. Au moment où écrivait Bekri, Marrakech n'était pas fondée (78). La ville grandit rapidement. Sa fortune s'explique par son rôle de capitale; elle attira marchands et artisans. Aghmat, l'ancienne capitale du Haouz, survécut quelque temps, mais déjà sous les Mérinides n'était plus qu'une bourgade. A la fin du XIIIe siècle, Ibn Saïd Gharnati situe Kouz par rapport à Safi, « port bien connu de Marrakech » (79); c'est dire l'importance relative de chacun.

Le développement de Safi est lié à celui de Marrakech ; Kouz est le port d'Aghmat, Safi celui de Marrakech. Il est facile de comprendre pour-

(76) Carte Tamri 1/50 000e, lieu dit Agadir Ijerrarn, X : 409,2, Y : 80,5 approx.
(77) Selon D. Pacheco Pereira, cf. R. RICARD, *op. cit.*, p. 251.
(78) LÉVI-PROVENÇAL : *La fondation de Marrakech*, Mél. G. Marçais, 1957, t. II, pp. 117-120.
(79) Youssouf KAMAL : *Monumenta*, IV, I, p. 1084 verso.

quoi. Les raisons naturelles, géographiques se combinent aux explications historiques.

Dès l'époque de Bekri, l'accès du port de Kouz était difficile. « Les navires y arrivent de tous les pays; mais ils ne peuvent reprendre la mer que dans la saison des pluies, lorsque le ciel est obscurci et l'atmosphère brumeuse. Alors s'élève un vent de terre qui leur est parfaitement favorable et qui, s'il continue, les porte hors de danger. Au contraire, si le ciel est clair et l'atmosphère pure, le vent de mer souffle du côté de l'occident et soulève des vagues assez grosses pour pousser le navire vers les plages du désert. Avec un tel vent il est rare qu'un bâtiment parvienne à se sauver. » (80). Notons qu'il ne s'agit pas d'inconvénients propres à Kouz, les contraintes imposées par le régime des vents sur toute la côte sont notées également par Idrissi (81). L'étroitesse du goulet, les écueils rendent cependant ce port plus dangereux qu'un autre. El Bekri dit en effet d'Amegdoul que c'est un « mouillage très sûr, qui offre un bon hivernage et qui sert de port à toute la province de Sous » (82). C'est bien à propos de Kouz qu'il lui vient de faire ces remarques sur les dangers de la navigation. J'ai pu d'ailleurs vérifier le bien-fondé des observations météorologiques d'El Bekri. A ma première visite, en mai, un vent violent soufflait de la mer, faisant « fumer » la crête des dunes, chassant des tourbillons de sable le long des rives du Tensift et faisant déferler d'énormes rouleaux sur la plage. Le ciel était parfaitement bleu et dégagé. En décembre au contraire, le ciel était couvert, il pleuvait même un peu ; le vent soufflait alors de terre et aurait favorisé un navire cherchant à gagner le large. Raison de penser que des Andalous devaient fréquenter ce port, pour que Bekri fût informé de ces particularités.

Il fallait hiverner. Amegdoul s'y prêtait bien selon notre auteur. Mais ce rythme saisonnier de la navigation limitait le trafic. L'embouchure étroite du Tensift ne devait pas laisser pénétrer de gros navires. Ce fut cet inconvénient qui fit abandonner Kouz.

En effet de Marrakech à Kouz la route n'offre aucune difficulté. Le chemin est même plus court et plus direct que d'Aghmat. L'itinéraire

(80) Abou Obeïd El Bekri, *op. cit.*, pp. 292-293.
(81) Idrissi, *op. cit.*, p. 84.
(82) Abou Obeïd El Bekri, *op. cit.*, p. 175.

Marrakech-Safi ne présente par comparaison aucun avantage. Mais alors pourquoi Safi, port relativement mal protégé (83), fut-il préféré à celui plus abrité d'Amegdoul ?

Il peut sembler surprenant qu'au XI[e] siècle Amegdoul ait été le débouché de toute la province du Sous — étant entendu que Sous désignait une région bien plus vaste que la plaine comprise entre le Haut Atlas et l'Anti-Atlas. Il n'y avait pas de port vers Agadir, et Bekri ne semble pas considérer Massa ou Noun comme des ports importants. Les marchands remontaient donc jusqu'à un port septentrional par voie de terre. Idrissi, un siècle plus tard, dit que « Asafi était anciennement la dernière station des navires; de nos jours on la dépasse de plus de quatre journées maritimes » (84). C'est-à-dire qu'on va jusque vers l'oued Noun (85). Notons le désaccord d'Idrissi avec Yacoubi, ou même Bekri, et admettons au moins que les marins devaient répugner à s'aventurer le long de ces côtes dangereuses trop loin vers le sud. Ils n'y venaient que si un trafic important et régulier le justifiait et les récompensait de leurs efforts. Ibn Khaldoun se fait encore l'écho des craintes que suscite la navigation atlantique : « Comme cette mer est très vaste et n'a point de bornes, les navires qui la fréquentent ne s'aventurent pas hors de vue de la terre; ... quand même on saurait de quel côté le vent souffle, on ignorerait où il va aboutir, puisqu'il n'y a aucune terre habitée derrière cet océan. Il en résulte qu'un navire qui s'y laisserait aller au gré du vent s'éloignerait et finirait par se perdre. Il y a même un danger de plus : si l'on avance dans cette mer, on risque de tomber au milieu des nuages et vapeurs, ... et là on s'exposerait à périr » (86). Les brouillards sont en effet très fréquents sur la mer dans toutes ces régions.

Tant que la navigation est restée aléatoire, c'est-à-dire jusqu'aux progrès dus aux marines européennes, catalane, génoise, portugaise, au XV[e]-XVI[e] siècle, on a eu tendance à faire remonter vers le nord les routes terrestres de trafic de manière à raccourcir la navigation.

(83) « Par là il n'y a que plage et côte inhospitalière. Si un navire y mouille qu'il se garde contre le vent d'Ouest car dans ce port il est traversier » D. Pacheco Pereira in R. Ricard, *op. cit.*, p. 274.

(84) Idrissi, *op. cit.*, p. 84.

(85) R. Mauny : *Les navigations médiévales...*, Lisboa, 1960.

(86) Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères*, t. I, pp. 187-188.

Mais on pourrait objecter à cette règle l'exemple de la route d'Aghmat à Kouz. Observons que, malgré les qualités intrinsèques d'Amegdoul et la distance équivalente, c'est Kouz qui draine le trafic maritime d'Aghmat. A cela on peut dire que les collines accidentées et boisées du pays chiadma peuvent gêner la marche et favoriser des embuscades ; ou bien il faut tenir compte d'une limite politique entre la principauté d'Aghmat et le Sous, hypothèse tentante qu'il faudrait étayer par des textes. Observons aussi que jusqu'au XII[e] siècle la région contrôlée par les Berghouatas s'étendait jusque vers Safi.

C'est seulement lorsque les Berghouata furent écrasés, définitivement en 1147-1149 (87), que Safi se développa. L'empire almohade s'étendait sur les deux rives du Détroit, en Espagne et au Maroc. Les navires espagnols venaient charger du blé à Anfa, Al Ghait (88) sans doute aussi à Safi. Le pont sur le Tensift au nord de Marrakech, construit pour faciliter les relations de la capitale avec les provinces septentrionales, par où passait la route de Marrakech à Salé et Rabat el Fath, favorisait aussi les marchands allant à Safi ou en venant. Ils pouvaient traverser en tout temps. La route de Safi se détachait ensuite de celle de Salé.

Bientôt des marchands chrétiens vinrent à Safi. Des Génois y sont signalés en 1253 (89) des Barcelonais en 1278 (90). Au XV[e] siècle c'était pour ainsi dire le plus grand port atlantique du Maroc et la ville la plus riche (91). Kouz, « le port d'Aghmat », était alors réduit à bien peu de chose. Un petit commerce devait encore s'y faire selon Léon l'Africain, mais ne concernait que les habitants de la bourgade voisine de Takoulit (92).

En effet l'embouchure ensablée ne laissait pénétrer que des barques selon D. Pacheco Pereira, dont la description minutieuse fait autorité (93).

(87) TERRASSE : *Histoire du Maroc*, Casablanca, 1949, t. I, p. 291.

(88) IDRISSI, *op. cit.*, p. 83.

(89) DUFOURCQ : *La question de Ceuta au* XIII[e] *siècle*, « Hespéris », XLII, 1955, p. 70.

(90) DUFOURCQ : *L'Espagne catalane...*, p. 42 et p. 159.

(91) Selon V. FERNANDES, *op. cit.*, p. 35, « c'est la meilleure et principale ville que les Maures aient sur toute la côte de cette mer ».

(92) J. LÉON L'AFRICAIN, *op. cit.*, p. 76 : « Les habitants de cette localité sont plus riches que ceux de Tednest parce que leur ville est voisine d'un port situé sur l'Océan et qu'on nomme Goz ». On ne sait du reste où placer Takoulit.

(93) R. RICARD, *op. cit.*, p. 248.

Et Aghmat telle que Léon la décrit n'était plus qu' « un repaire de loups, de renards, de corbeaux et d'oiseaux ou bêtes de ce genre » (94).

Ainsi le transfert de la capitale du Sud d'Aghmat à Marrakech s'est accompagné d'un mouvement similaire du trafic de Kouz à Safi. La vie qui se maintenait à l'embouchure du Tensift à l'aube du XVIe siècle allait bientôt s'éteindre : l'installation des Portugais et l'effondrement de leur domination allait avoir ici comme sur toute la région des conséquences néfastes.

Les Portugais a Kouz

On a davantage de textes pour la courte période de 1508 à 1525 que pour les siècles précédents. Ils sont d'un caractère différent : assez prolixes sur les affaires administratives, militaires ou diplomatiques, ils donnent çà et là quelques renseignements d'ordre économique. Tandis que du XIe au début du XVIe nous n'avons pas la moindre idée de la vie économique du port.

C'est grâce à Yahia ben Tafouft que Kouz, en même temps qu'une bonne partie de la région des Doukkala, est entré dans la dépendance du Portugal dans les dernières années du XVe siècle. Nous pouvons évaluer ce que sa possession rapportait à la couronne de Portugal.

En 1508, le roi Dom Manoel accorde à Diogo de Azambuja une pension de 150 000 reis sur les droits et les revenus qu'il possède à Kouz. Une clause prévoit qu'au cas où ils seraient insuffisants, la pension serait prise sur les revenus de la douane de Safi, mais serait alors réduite à 100 000 reis (95). On peut donc estimer les divers revenus tirés de Kouz à une somme supérieure à 150 000 reis mais pouvant tomber au-dessous de ce chiffre. On peut penser aussi qu'ils ne devaient être ni sûrs ni réguliers, car le roi en fait abandon beaucoup plus facilement que des sommes tirées de Safi.

150 000 reis représentent vers 1508 à peu près 400 cruzados (96). Par comparaison, Safi devait payer 300 mitqal d'or, c'est-à-dire presque cette

(94) J. Léon l'Africain, *op. cit.*, p. 109.

(95) *Sources Inédites*, Portugal, t. I, note, p. 172.

(96) Selon une note des *Sources Inédites*, Portugal, III, p. 27, 2, la valeur du cruzado sous Manoel Ier, 1495-1521, est passée de 390 à 400 reis.

somme (97) et un bon cheval simplement en reconnaissance de sa vassalité. Les revenus de la douane devaient être au moins de 20 à 30 000 cruzados (98). Il s'y ajoutait divers impôts et taxes et le bénéfice d'un commerce réservé...

Il n'est pas facile de savoir ce que représente le montant de la pension. On peut toutefois noter que le traitement d'un barbier chirurgien se monte à 24 000 reis par an (99), ou que la rançon exigée pour un religieux dominicain est de 350 cruzados (100).

On ne peut dire avec précision en quoi consistaient ces droits et ces revenus royaux à Kouz. La douane, en admettant qu'elle existât, ne devait guère rapporter, étant donné la faiblesse du trafic du port. Mais il y avait des impôts. Selon D. de Góis, les habitants « payent leur part proportionnellement aux ressources de chacun et quatre faucons gerfauts de choix » (101). C'est peu précis, mais il ressort du contexte que le produit ne devait pas être très élevé car les habitants de Kouz sont regroupés dans l'énumération des contribuables avec ceux d'Acher (Ayer ?) et Namer (Anamer ?) (102), et même ils sont rattachés à des tribus avec lesquelles ils doivent payer solidairement. Enfin il faut noter que cet impôt est payé en nature : en grains, orge et blé.

On peut présumer que les habitants de Kouz avaient d'importantes activités agricoles. Cette idée se confirme par la délimitation des terres faite en 1515, qu'ils pourront cultiver dans un certain rayon autour de l'agglomération (103).

(97) Il y avait presque équivalence en fait entre le *mitqal* ou *dinar*, appelé souvent *dobra* (doublon) dans les textes portugais, et la monnaie portugaise d'un poids très voisin, cf. L. Massignon : *Le Maroc dans les premières années du* XVIe *siècle*, Alger, 1906, p. 103. On entrevoit des variations de poids et de titre, des fluctuations du change dont l'étude est à faire.

Cf. le texte du document qui impose cette obligation à Safi dans *Sources Inédites*, Portugal, I, p. 25.

(98) Estimation très subjective faite par rapport aux revenus de la douane de Marrakech qui s'élèveraient à 50 000 cruzados selon João Alfonso (*Sources Inédites*, Portugal, t. III, doc. LXIII, pp 220-223).

(99) *Sources Inédites*, Portugal, t. III, p. 31, doc. X.

(100) *Sources inédites*, Portugal, t. III, doc. CXLVII, p. 556.

(101) D. de Gois : *Les Portugais au Maroc de 1459 à 1521*, trad. R. Ricard, 1937, p. 75.

(102) Selon R. Ricard *Acher* est aussi appelé *Ayer*. Ce dernier lieu est souvent cité, la lagune d'Ayer est appelée de nos jours lagune d'Oualidya : une note des *Sources Inédites*, Portugal, t. I, p. 626, note 6, signale à 8 km au sud de la kasba de Oualidiya la vieille kasba de Ayer. Et il existe encore aux environs de Oualidiya une vieille enceinte en ruines nommée Anamer (*Ibid.*).

(103) *Sources Inédites*, Portugal, t. I, doc. CXXIV, p. 672 : les habitants d'Aguz auront un territoire d'une demi-lieue de rayon pour leur élevage et leurs cultures (c'est-à-dire env. 2 km 700).

Les céréales étaient un des produits principaux, sinon le principal, que le Portugal tirait de son protectorat au Maroc, et notamment sous forme de contribution. Mais il continuait d'acheter de l'orge et du blé aux Wattaside de Fès (104). Et les exportations de céréales vers la péninsule ibérique sont bien antérieures à l'arrivée des Portugais. Elles sont signalées par diverses sources dès le XII[e] siècle (105). C'est une raison possible de l'importance notée par Léon l'Africain des cultures céréalières le long de la côte sur des sols relativement médiocres pourtant (106).

On voit aussi que Diogo d'Azambuja, le fils, ne devra pas prélever de redevances sur les grains que les Maures d'Abda viendront emmagasiner à Aguz, et non seulement il devra les laisser faire en toute liberté, mais leur donner aide (107). Cette fonction particulière de Kouz est à noter. Nous sommes en présence d'une association entre un petit bourg de sédentaires et un groupe de semi-nomades, association qui fait penser à des pactes passés entre des sédentaires de la vallée du Draa et les nomades voisins (108). Les Abda en effet apparaissent à travers les documents portugais comme des éleveurs : ils ont des troupeaux, vivent sous la tente, leurs douars sont mobiles. Mais nous voyons qu'ils plantent aussi des céréales, et comme leurs déplacements ne leur permettent pas de les stocker facilement, ils les mettent en sûreté à Kouz. Il serait intéressant de trouvers d'autres exemples de ce procédé, afin de savoir s'il s'agit de cas exceptionnels ou habituels, ce qui est plus probable (108*).

(104) Cf. R. RICARD : *Les places portugaises du Maroc et le commerce d'Andalousie*, « Annales de l'Inst. d'Et. Or. d'Alger », t. IV, 1938, pp. 129-153, repris dans *Etudes sur l'Histoire des Portugais au Maroc*. Coïmbra, 1955, p. 143-176, signale le rôle joué par Bastião de Vargas « spécialement chargé d'acheter du blé et d'autres céréales », loc. cit., p. 171 ; cf. aussi R. RICARD : *Bastião de Vargas, agent de Jean III de Portugal...*, repris aussi dans *Etudes...*, pp. 280-309.

(105) IDRISSI, *op. cit.*, pp. 83-84 : « Les vaisseaux d'Espagne... abordent au port de Fadhala et y chargent du blé, de l'orge... Anfa est un port également visité par des vaisseaux marchands qui viennent y charger de l'orge et du blé. Marsa el Ghaït est un excellent port... les vaisseaux viennent y chercher du blé et de l'orge » ; selon IBN HAUQAL, *op. cit.*, des vaisseaux espagnols viennent au lac d'Aryagh « charger les produits agricoles de la région », parmi eux assurément les céréales, ceci dès le X[e] siècle.

(106) J. LÉON L'AFRICAIN, *op. cit.*, autour de *Tit*, p. 121, d'*Azemmour*, p. 125, d'*Anfa*, p. 160.

(107) *Sources Inédites*, Portugal, t. I, doc. CXXXIV, p. 672.

(108) Dj. JACQUES-MEUNIÉ : *Les oasis des Lektaoua et des Mehamid. Institution traditionnelles des Draoua*, « Hespéris », 1947, pp. 397-429, il ne faudrait pas voir dans ce rapprochement autre chose qu'une indication sur des recherches à faire sur de telles associations. Cf. ci-dessous (108*).

(108*) On en trouve un signalé par J. LÉON L'AFRICAIN, *op. cit.*, p. 163. *Tegeget* (vers Khénifra) « n'est plus qu'une sorte de village où un certain nombre d'Arabes entreposent leurs grains et dont les habitants sont les gardiens ». La localité appelée *Cent Puits* est ainsi appelée « à cause de la multitude de ses silos qui ressemblent à des puits »... « Les gens du pays disent que dans ces silos on a conservé du blé pendant cent ans sans qu'il se gâtât ou qu'il changeât d'odeur », p. 122.

La manière traditionnelle de conserver les grains dans les plaines atlantiques est de les placer dans des silos souterrains, les *matmora* comme celles que nous avons signalées dans les ruines décrites plus haut. Il est tentant naturellement de faire le rapprochement et de penser que c'est là, ou du moins dans des silos identiques que les Abda venaient mettre leurs récoltes.

On est surpris qu'en échange du service rendu ils ne paient rien. Ont-ils imposé ce droit aux habitants de Kouz, sédentaires et paisibles en profitant de la supériorité militaire des nomades ou semi-nomades ? Léon l'Africain signale fréquemment les obligations imposées par les « Arabes » aux habitants des bourgs (109). On comprend en tout cas l'attitude prudente du roi Dom Manoel : en taxant ou gênant en quelque façon les Abda on les mécontenterait et l'on risquerait de les voir aller ensiler leur grain dans les territoires contrôlés par le Chérif. Crainte qui n'est pas vaine puisque c'est ce qui s'est produit en 1518, à la suite de la mort de Yahia ben Tafouft et de l'abandon de Kouz par sa population (110). Le dépôt des céréales à Kouz, sous le contrôle des Portugais est une garantie relative de leur fidélité : en cas de besoin, les Abda viennent y puiser, et à cette occasion se produisent des contacts utiles ; c'est aussi un gage que l'on peut saisir si c'est nécessaire ; enfin le surplus peut être acheté, si la récolte est bonne, par le Portugal qui est toujours à court.

L'existence de silos d'une capacité importante à Kouz peut s'expliquer par la fonction ancienne de ce port exportateur de céréales. Il y a peu de chances de se tromper, car, nous l'avons vu, cette activité est anciennement attestée pour les ports de la région. Ici aussi des embarcations devaient venir charger du grain à destination des ports du sud de la Péninsule.

Pour en finir avec les questions d'ordre économique il faut dire un mot de la pêche. Cette activité attirait depuis longtemps sur des côtes atlantiques du Maroc des bateaux espagnols, portugais ou italiens (111). Azem-

(109) J. Léon l'Africain, *op. cit.*, p. 98, Amizmiz.
(110) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LXII, p. 243.
(111) Cf. R. Ricard : *Les places portugaises du Maroc...*, pp. 162-164, in *Etudes...*, nombreuses références.

mour devait une bonne part de sa richesse à la pêche des aloses (112). Or le Tensift est appelé par certains auteurs portugais « rio dos Saveis », rivière des aloses. Cette habitude de donner aux lieux un nom suggéré par une particularité remarquable permet de penser que l'embouchure du Tensift devait être un lieu de pêche actif, bien qu'aucune source n'en parle expressément. Qu'il y ait eu des pêcheurs à Kouz est d'autant plus probable qu'au début du XXe siècle il y avait encore une population vivant de cette activité (113). La pêche des aloses peut naturellement avoir été une des sources de revenus du roi de Portugal.

Le caractère incertain des revenus s'explique par leur nature. L'agriculture ou la pêche sont trop soumises à des variations climatiques pour fournir des rapports réguliers. Il fallait prévoir les mauvaises années.

*
* *

Les documents portugais nous montrent la faible importance économique de Kouz, bourgade côtière surtout rurale. Mais ils ne nous apportent presque aucun élément de nature à nous permettre de préciser la configuration des lieux habités.

Kouz est sous la dépendance administrative des autorités portugaises de Safi. C'est seulement lorsque le fils du fondateur du Castelo Real de Mogador, Diogo de Azambuja, demande à s'y installer en 1515 que le roi doit délimiter le territoire qui lui sera soumis et préciser ses pouvoirs, en constituant une seigneurie, un fief en quelque sorte. Diogo de Azambuja aurait juridiction sur « les Maures habitant Aguz et ses faubourgs s'il y en a » (114). Formule prudente de juriste dont on ne peut rien tirer sur l'importance de l'agglomération.

Il semble ressortir des textes qu'avant 1519, date de construction de la forteresse en bord de mer, il existait un château distinct du bourg de Kouz. Les lettres patentes de 1508 parlent de « notre ville et château

(112) J. Léon l'Africain, *op. cit.*, p. 126 : le droit de pêche rapporte six à sept mille ducats (le ducat est en gros équivalent du doublon, ou dinar), cf. aussi Gois, III, 47, p. 104, trad. Ricard : les pêcheries rapportaient chaque année à la ville 7 à 8 000 cruzados ; selon V. Fernandes, *op. cit.*, p. 39, le tribut payé par les habitants l'était en aloses « à savoir 30 000 aloses ».

(113) R. Montagne, op. cit., p. 200.

(114) *Sources Inédites*, Portugal, t. I, doc. CXXXIV, p. 672.

d'Aguz », on pourrait n'y voir qu'une clause de style, une autre formule stéréotypée s'il n'y avait confirmation dans le récit d'un engagement qui a eu lieu en juin 1518.

Des gens du Chérif passant au pied du château ont tiré sur la petite troupe portugaise. Pendant ce temps certains Portugais apercevant à la porte de Kouz 15 ou 20 chevaux sellés se dirigent de ce côté. Il y a donc d'une part un château et d'autre part une ville avec un rempart et une porte. En effet le qaïd du Chérif avec 60 hommes était dans le bourg abandonné de ses habitants ; surpris, certains Maures se jettent du haut de la muraille, mais d'autres entreprennent de se défendre aux remparts et à la porte. La nuit ils s'échappent (115).

Le château et l'agglomération n'étaient pas éloignés l'un de l'autre, cela ressort du texte. Si l'enceinte dont les vestiges ont été décrits ci-dessus peut passer pour celle qui entourait la « ville », où serait le château ? On voit que l'identification des vestiges n'est pas facilitée.

*
* *

Les motifs de la construction de la forteresse dont les restes sont appelés « Souira Kedima » apparaissent clairement dans nos sources. Pour compenser les effets de l'assassinat de Yahia et tenir soumises les populations, les Portugais doivent s'engager directement, passer à « l'administration directe » pourrait-on dire.

Le capitaine de Safi, Nuno Mascarenhas, met en balance les avantages respectifs de deux emplacements pour construire une forteresse qui puisse « tenir les Arabes mieux soumis » ; Kouz, au bord de la mer, et Skiat, dans l'intérieur (116). Le premier, qui ne peut réellement gêner les Arabes, sera tout au plus une base de départ pour des opérations de razzia. Skiat justifierait des frais s'il était aussi près de la mer que Kouz... Bref les deux sites ne sont pas parfaits. Faute d'argent le roi ne construira qu'une seule forteresse, celle qui pourra être secourue par mer.

Manoel Ier a pu espérer un moment atteindre son but. Selon Mascarenhas, il a suffi qu'il se montre à Kouz et parle de construire la forteresse

(115) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LII, pp. 195-201.
(116) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LVII, p. 222.

pour que le Chérif propose la paix, et, ajoute-t-il, car il veut entraîner l'accord du roi, dès que la première pierre aura été posée, les Chiadma reviendront s'établir dans la plaine de Kouz et jusqu'à sept ou huit lieues de là le long de la mer, les villages de Berbères seront bientôt repeuplés (117). Il faut remarquer au passage la distinction faite entre les Chiadma, « Arabes », c'est-à-dire nomades, et les villageois sédentaires.

Mais la balance des forces n'était plus en faveur du Portugal. La garnison du castelo d'Aguz fut rapidement réduite à la défensive et malmenée. Mise dans une situation intenable, il fallut se résigner à l'évacuer.

Par rapport aux autres places fortes portugaises celle-ci présente des caractères particuliers.

Bien que construite au bord de la mer, à l'entrée d'un estuaire, son rôle n'est pas de contrôler un port comme d'autres, par exemple Safi, Azemmour, Mazagan, Azila... Pour la raison évidente d'abord que le port de Kouz est insignifiant à cette date, et que les textes affirment nettement un but de domination territoriale. Il est frappant que l'on ait même songé à construire une forteresse dans l'intérieur. Cas unique semble-t-il.

En second lieu c'est chronologiquement la dernière édifiée. Quatre ans après l'échec de la Mamora, où les Portugais ne sont pas parvenus à s'assurer le contrôle du Sebou et du débouché des riches plaines du Nord, ni à relier les places du Nord à celles du Sud, en complétant le blocus destiné à asphyxier le Maroc et maîtriser son économie (118), ils tentent de garder le terrain conquis. La construction du castelo d'Aguz apparaît comme un ultime effort, une tentative de renverser le cours défavorable des événements. Mais en même temps on se rend compte des difficultés du Portugal : à plusieurs reprises les lettres reviennent sur le fait que la construction ne doit pas coûter cher.

Ce petit royaume n'avait ni assez d'hommes ni assez de moyens pour faire face aux nécessités d'un empire étendu en Afrique, en Asie et en Amérique. La politique des alliances locales était pour lui une nécessité absolue. Aussi la mort de Yahia ben Tafouft fut-elle une catastrophe.

(117) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. LXII, p. 243 (22 mai 1519).
(118) *Sources Inédites*, Portugal, t. V, p. XVI (introduction de R. Ricard).

L'effort indispensable pour garder des populations que ce personnage avait amenées dans la vassalité du Portugal était au-dessus des forces du successeur de Dom Manoel, João III. Il dut abandonner Kouz.

Cet échec marque le début d'une ère nouvelle et apparaît comme un tournant dont l'importance n'a pas été suffisamment marquée : plusieurs textes pourtant disent nettement que c'est dès ce moment-là que les Chérifs n'ont plus craint le Portugal ; on devait encore le rappeler au moment où l'on parlait de l'abandon de Santa Cruz : bien des déboires avaient été préparés par l'abandon de Kouz (118*). On était en effet arrivé à un point où les plus petits changements de l'équilibre des forces pouvait avoir des conséquences très graves.

Le castelo d'Aguz a été construit en pure perte. Il n'a permis que de retarder de quelques années l'abandon des territoires autour de Safi. Sa chute n'a-t-elle eu que des effets phychologiques dans le camp des Saadiens ?

Si ceux-ci ont alors mesuré la fatigue de leur adversaire, ils ont attendu jusqu'en 1541 pour attaquer et emporter Santa Cruz (Agadir). Il est vrai que pour eux la prise de Marrakech (1525) était autrement plus importante que l'abandon d'un fort mal placé pour les gêner, comme le reconnaissait Mascarenhas. Le temps jouait pour eux; ils avaient besoin de se renforcer, de parfaire leurs armements.

Les sources portugaises dénoncent souvent la contrebande de guerre. Le blocus des côtes n'a jamais été parfait et des Français, des Anglais et même des Castillans et des Génois apportaient des armes contre de l'or. Les accusations deviennent plus âpres après la prise d'Agadir. Les Portugais rendent en partie responsables de leur échec les autres nations chrétiennes qui ont trahi la solidarité en face des musulmans.

Du fait du caractère malcommode de ce port, il est peu probable que des navires soient venus après 1525, à l'embouchure du Tensift, faire de la contrebande comme ils le faisaient au nord d'Agadir. Mais le maillon de Kouz ayant sauté, la brèche s'était élargie entre le Sous et Safi, et la surveillance était devenue plus difficile pour les Portugais. L'accès des Saadiens à la mer en était facilité.

(118*) *Sources Inédites*, Portugal, t. II, doc. CXXXV, p. 551 (du 16 mai 1531).

Débarquer des armes en hâte et discrètement, prendre en contrepartie des denrées précieuses et peu volumineuses comme de l'or ou des barres de cuivre, pouvait se faire sans le secours d'un bon port. Mais pour un commerce régulier il faut aux marchands le calme et la sécurité avec des maisons de commerce, des entrepôts etc. A mesure que les Chérifs devenaient les maîtres d'un Etat organisé, pour lequel des échanges actifs étaient une nécessité vitale, ils durent envisager de prendre Safi ou Santa Cruz. Selon Diego Torrès, le motif principal qui les poussa à attaquer Santa Cruz fut le désir d'écouler le sucre dont ils avaient développé la production dans le Sous (119). Il est bien certain que des nations comme la France ou l'Angleterre, qui devaient acheter ce précieux produit aux Portugais maîtres des îles de Madère, des Açores et de São Tomé, eurent à cœur d'aider les Saadiens à ouvrir à leurs navires le port du Sous, le port du sucre.

La perte de Santa Cruz entraîna l'abandon de Safi et d'Azemmour, ce qui confirme la solidarité de tout ce secteur méridional des possessions portugaises au Maroc. Mazagan, relativement plus facile à défendre fut seul conservé par João III (120).

Le littoral entre l'oued Ksob et l'Oum er Rbia ne retrouva pas sa prospérité d'antan. La plupart des villes ne se repeuplèrent pas : Tit, Madinat el Gharbia tombèrent en ruine. Safi végéta longtemps. Marmol énumère Kouz parmi d'autres bourgs victimes des Portugais (121). Dans ce cas précis, il commet une erreur en attribuant sa ruine aux Portugais lorsqu'ils se rendirent maîtres de Safi, mais dans l'ensemble il n'est pas faux de voir en eux les responsables du déclin évident de la vie urbaine dans cette région.

(119) Diego TORRES : *Histoire des Chérifs*, à la suite de MARMOL, t. III, p. 61.

Sur la contrebande de guerre, cf. par ex. *Sources Inédites*, Portugal, t. III, doc. CX, p. 399 : des navires espagnols et un français à Tafetna ; doc. C, p. 356, lettre du roi João III à son ambassadeur auprès du Saint Siège « tam grande culpa dos Christãos, como foy levarem lhe tamtas armas e artilheiros e todos outros oficiaes... ».

(120) *Sources Inédites*, Portugal, t. III, doc. CXLIX, p. 560 : le roi explique les raisons qui ont motivé le repli. En particulier Safi est entouré de hauteurs d'où l'artillerie maintenant puissante des Chérifs peut battre la place. Mazagan doit être gardé comme tête de pont.

(121) MARMOL, *op. cit.*, chap. LIX, livre III, p. 110, T. II intitulé : « des autres villes et chasteaux de cette province qui dépendent de Safie, dont la pluspart sont abandonnez et furent détruits par les Portugais, lorsqu'ils se rendirent maîtres de cette place ».

Encore faut-il essayer de préciser un peu. L'occupation portugaise a été à l'origine de guerres et de destructions effectuées par les deux partis. Mais comment comprendre qu'une région prospère avant l'intrusion étrangère, appauvrie par l'occupation militaire selon Léon l'Africain, ne se soit pas rétablie après 1541, mais soit au contraire tombée dans une léthargie d'où elle n'émergea qu'au XIX[e] siècle ? Il y a eu des calamités naturelles, famines suivies d'épidémies, mais ont-elles frappé plus ici qu'ailleurs? (122). Le nomadisme « paradoxal » des plaines atlantiques semble être plus une conséquence qu'une cause du déclin urbain et de la recession économique (123).

Les raisons du marasme prolongé semblent aussi tenir en grande partie à la rupture de liens anciens et intimes avec la péninsule ibérique. Les exportations de grain ont cessé, et avec elles l'activité relativement intense de l'agriculture dans ces régions littorales. Les tissages ont décliné, privés des débouchés traditionnels vers l'Afrique Noire, que les Portugais avaient su s'approprier (124). On n'entend plus parler de pêche le long de ces côtes. En échange les ports n'ont plus reçus les objets fabriqués ou les matières que les marchands ibériques apportaient : R. Ricard a suffisamment montré l'étroite solidarité entre l'Andalousie et le Portugal pour que la colonisation lusitanienne puisse apparaître comme une entreprise ibérique (125). Les marchands des pays du Nord, français, anglais, néerlandais, vont les porter dans le Sous pour se procurer le sucre, l'or, ou le cuivre qui les intéressent plus que les céréales ou le poisson demandés par l'Espagne ou le Portugal dont l'agriculture insuffisante ne parvenait pas à nourrir les populations. L'Angleterre, la France et les Pays-Bas n'ont pas besoin pour se nourrir de recourir au Maroc. Du reste l'exportation des céréales fut interdite par les gouvernements chérifiens (126).

(122) Cf. RENAUD D[r] : *Recherches historiques sur les épidémies au Maroc. Les « pestes » du* XV[e] *et* XVI[e] *siècles, principalement d'après les sources portugaises,* Mél. d'Et... à la mém. de D. Lopes et P. Cénival, Paris, 1945, pp. 363-389.

(123) TERRASSE E. : *L'ancien Maroc pays d'économie égarée,* Revue de la Méditerranée, t. IV, n° 17, janv.-fév. 1947, expose la thèse d'un nomadisme destructeur et auteur du retard économique. Il semble qu'il faille nuancer.

(124) R. RICARD : *Le commerce de Berbérie et l'organisation économique de l'empire portugais au* XV[e] *et* XVI[e] *siècles,* Annales de l'Inst. d'Et. Or. d'Alger, t. II, 1936, pp. 266-290, repris dans Etudes sur l'Hist. des Port. au Maroc, pp. 81-114.

(125) R. RICARD, en particulier : *les places portugaises du Maroc et le commerce d'Andalousie* (cf. note 104).

(126) Tous les auteurs européens du XVII[e] et XVIII[e] siècles s'en désolent. Chenier, op. cit., signale une exception, motivée par la nécessité de se procurer des armes, p. 471 sous Sidi Mohammed ben Abdallah.

Les Portugais avaient certes établi un système d'exploitation à leur avantage, et parfois d'une brutalité odieuse (127). Mais il faut bien admettre qu'il stimulait certaines activités et profitait au moins à certaines catégories de la population des régions littorales. La destruction du système les affecta gravement car elles ne purent trouver de compensation suffisante.

Le succès des entreprises portugaises au Maroc ne s'explique pas seulement par l'affaiblissement d'un pays qui se divisait en une multiplicité de pouvoirs de fait, qui se « féodalisait » en quelque sorte, ni par la force ou l'adresse diplomatique. Sur la côte atlantique la pénétration économique a précédé et frayé la voie à la conquête. Et si l'occupation a provoqué des résistances, les relations commerciales ne pouvaient provoquer aucune réaction d'hostilité, ni même de méfiance : non seulement du fait du profit des marchands, mais parce qu'on avait à faire à des partenaires depuis longtemps familiers. Les Portugais ont su utiliser des courants commerciaux anciens, se couler en quelque sorte dans un cadre dont ils se sont rendus maîtres. Les échanges avec la péninsule ibérique étaient établis depuis longtemps. Les Portugais les ont viciés, déviés dans le sens d'une exploitation mais les ont maintenus.

Leur expulsion marque la rupture complète de ces liens. Un vide se crée qui n'est que très partiellement comblé par le commerce avec les autres nations européennes.

*
* *

Au terme de ces pages et au moment de conclure, une impression de découragement peut nous saisir : ce que nous pouvons affirmer sans trop d'incertitude est bien mince !

Kouz a été, à l'embouchure du Tensift, un port qui a suivi la fortune d'Aghmat. Actif au XI[e] siècle, il a décliné peu à peu jusqu'à disparaître dans les premières années du XVI[e] siècle. Desservi par les conditions naturelles, il n'a pu survivre à la disparition des facteurs qui déterminaient son existence : des échanges réduits, faits sur de petits bateaux, avec une

(127) La fréquence des razzia, l'importance de l'esclavage mériteraient d'être mises en lumière, ne serait-ce que pour apprécier les fâcheuses conséquences sociales et économiques de l'installation des Portugais.

région en relation avec le monde de l'Afrique Noire par delà l'Atlas, mais bloquée au nord par un état puissant établi dans les plaines atlantiques et jusqu'au Plateau Central et sur lequel on ne sait presque rien.

La brève occupation portugaise se situe au moment où le déclin de la puissance de la colonisation lusitanienne s'annonce. Cet épisode marque le début du reflux.

On trouvera sans doute qu'il a été question de bien des problèmes autour et à propos de Kouz, mais que l'histoire de ce port reste presque ignorée. Est-on même sûr de l'emplacement où il se trouvait ? Les sources que nous avons pu interroger ne permettent même pas de répondre à une question aussi simple et aussi primordiale que la nature et l'importance de son trafic...

A côté de quelques lueurs sur un sujet de peu d'importance en soi, des questions se trouvent posées. Il s'avère en particulier qu'il est bien difficile de prétendre étudier un point particulier quand on ignore presque tout alentour, qu'on ne peut s'appuyer sur rien d'établi, de sûr, de connu.

Il serait temps que des travaux de base nous aident à connaître un peu mieux le passé du Maroc, que ce soit sur le plan de l'économie et de la société ou de l'histoire des idées...

Bernard ROSENBERGER.